

LE MIROIR  
DES ÉVÉNEMENS ACTUELS,  
OU  
LA BELLE  
AU PLUS OFFRANT,  
HISTOIRE A DEUX VISAGES.

---

..... *Ridendo dicere verum.*  
*Quis vetat?*

---

*Auguste, François-Victor*

---

A PARIS,  
Au Palais-royal, sous les colonnes en face du Petit  
Dunkerque; & chez les Marchands de Nouveautés.

---

L'AN DE NOTRE SALUT  
1790,  
Et le deuxieme de la LIBERTÉ.

Si vous ne voulez que vous amuser, parcourez  
moi. Si vous voulez éclairer le peuple & le servir,  
passez vite à la page 69 de cet ouvrage, lisez  
& suivez le conseil que je vous donne. Ainsi les  
pénitens bleus, les pénitens gris, les pénitens  
blancs, les pénitens verts & tous les masques  
de cette espece seront moins à redouter.

V  

---

**A MON AMI M. LÉCHEVAU,**

Commis au Département des Boulets.

**M**ON AMI,

Soyez le patron de la belle Orpheline dont est  
question dans cette Historiette érotico-politico-  
patriotique, arrivée l'an de la période Julienne  
4400, & de l'ère vulgaire 3790, à un an près ;  
ce que vous pourrez vérifier très-aisément. Vous  
êtes si modeste, que vous allez être tout surpris de  
vous voir l'objet d'une dédicace ; comme si vous  
manquiez de titres pour y prétendre : mais je vous  
en connais plus d'un. Depuis long-tems vous vous  
acquitez, avec autant de zèle que d'intelligence,  
du détail confié à vos soins ; & je ne vois cepen-  
dant pas que vous figuriez sur le livre rouge.  
Vous n'êtes pas non plus employé sur le livre  
vert, quoique vous ayez été en tout tems fort  
honorable : apparemment que l'ordre est un trésor.  
Enfin votre nom ne se trouve même pas sur les  
cahyers des provinces, pour des rétributions an-  
nuelles, à titre de services rendus... ou à rendre.  
Plumitif obligeant, sans avoir part entière au

a

32 15  
32 15  
3  
524284

Proscenium , où vous figurez pourtant comme l'un des principaux acteurs ; si vous avez reçu, par-ci par-là , quelques petites brouilles , que l'honnêteté ne peut refuser à la reconnoissance , vous vous en êtes vite débarrassé en les offrant à vos convives. Nous appellions cela les miettes des publicains. Les gros morceaux vous auraient fait rougir.... Vous voyez donc bien, mon ancien camarade , que l'honneur vous ayant toujours servi de guide , c'est justice que je vous préfère à tant d'autres qui ne l'ont jamais connu.

Je vous ai ressemblé dans mon tems ; je m'en fais gloire ; mais de plus , j'ai dit crûment la vérité. Ma petite famille en a souffert : mes chefs m'ont pris pour un Ammonite , & le dieu Moloch a gobé mes enfans. Sur ma table , à cette heure , est dressée la touchante lettre , la lettre d'or du brave pasteur de Sormery , bien encadrée sous un verre de Bohême , en guise de priere ou canon , contenant des paroles sacramenteles qui m'édifient , en même tems qu'elles m'invitent à la sobriété. Ma philosophie s'en accommode , & le patriotisme s'honore de se voir servir le diner de Démocrite dans la vaisselle de Tubéron.

Votre ami ,

FÉLIX NOGARET.

**B**IENHEUREUX les gens qui dorment, quand ils ne ne font pas de mauvais rêves ! Tandis que les Camus, les Lameth, les Menou, les Goupil, se promènent en songe au milieu des beautés placées par Montesquieu dans les bosquets de Gnide, ou sur les bords émaillés des limpides ruisseaux qui serpentent dans ces beaux lieux. Les de Seze, les Cazalès, les Maury, & Mirabeau le pourfendeur, ont des rendez-vous sur les bords du Styx, avec Aleçon, Mégere & Typhisone. Ces derniers mariages sont éclairés par la torche d'E-rinnis ; aussi les enfans des uns & des autres différent-ils du blanc au noir. Moi, qui suis invalide avant le tems, pour avoir fait mon paradis dans ce monde, je ne voyage en dormant, ni avec Montesquieu ni avec Machiavel. Mon imagination, moins active qu'au tems passé, ne m'offre plus que des livres poudreux, une table, du papier, avec cent sottises & tout l'esprit du monde dans un cornet ; c'est à moi d'en tirer l'un ou l'autre. Triste condition ! N'importe. Vous avez pu voir dernièrement que Solon n'avait pas dédaigné de m'apparaître. J'étais au lit alors. Ce fut un plaisir pour lui de me trouver cette fois-ci à l'ouvrage. Voilà qui va bien, me dit-il ; & puis il garda un silence morne.... Moi qui n'aguere venais de mettre mes pensées en beau style oratoire, d'après le conseil même du divin revenant, je fus un peu surpris de voir qu'il ne m'en disait pas un mot. Je le regardais entre deux yeux ; j'attendais impatiemment que de sa bouche sortît quelqu'une de ces douces paroles, dont se bouffit notre amour propre ; mais ma politesse outrée, résultante d'une ancienne habitude de

val et courtisan, m'avait fait faire une sottise pour laquelle il me tenait rancune. Vous me paraissez, lui dis-je, avoir contre moi quelque chose sur le cœur..... Sans doute, reprit-il. Où as-tu pris que je fusse quelque chose de moins qu'un philosophe? Quelle est cette ridicule adresse où je me trouve sérieusement ou plaisamment traité de Monseigneur? Monseigneur, moi! Es-tu fou? Caton, qui ne rit pas, pensa que la lettre était pour Sardanapale. Est-ce qu'un homme, choisi par ses semblables pour les faire jouir des avantages de l'égalité, peut ambitionner un titre destructif des services qu'il leur rend? En est-il un plus flatteur pour lui que celui de bienfaiteur de l'humanité, de serviteur de la patrie? Tu ne fais donc pas que Minos, qui donna des loix à la Crete, aurait rougi de s'entendre appeler Mielord? Licurgue en fit avec nous la remarque, & dit, en parlant de lui-même, que se trouvant déferé d'un œil pour la bonne cause, il aurait mieux aimé dans le tems s'entendre nommer vilain borgne. --- Pardon; lui dis-je, j'avais bien pensé qu'un modeste législateur comme vous, ferait peu de cas de la qualification que je vous ai donnée; mais j'ai cru la devoir au descendant de Codrus, des Rois de Pylos & de la cousine de Pyrsifrate. --- Sottise, encore un coup. J'aurais pu régner, & je ne l'ai pas voulu. Sois sans bassesse comme moi sans orgueil. Mon adresse est: A Solon, négociant dans l'Elysée. Souviens-t'en. Au reste cette suscription est à-peu-près la seule chose qui nous ait fait rire à tes dépens. On a trouvé qu'en général tu avais assez bien parlé des Peres-conscrits. --- Tant mieux, car j'appréhendais qu'on ne me reprochât de n'avoir pas distingué Philippe de Jean-François, puisqu'il est vrai qu'ils ne sont pas tous amis de la patrie. Mais la modération

est une belle chose. Aussi ai-je applaudi la garde protectrice qui s'est opposée aux voies de fait de la part des monomachtes; & qui, pleine d'humanité, a préservé du reverber le chevalier Sans-Peur, serviteur du Dieu de paix, toujours armé, dont la conduite au sénat n'est, dit-on, rien moins qu'évangélique. Le peuple criait: Tolle. Je ne vois cependant pas ce qu'on a tant à lui reprocher. Un philosophe a observé, que quand un peuple se civilise, un autre devient barbare. Puisque les Maures se dégoûtent de piraterie, puisqu'ils renoncent à cette heure à vivre aux dépens de leurs ennemis, puisqu'ils veulent rendre la liberté aux esclaves; les loix de l'équilibre exigent que la nation la plus florissante de l'Europe, rentre dans l'esclavage; que les hommes divins qui cultivent les arts, & les utiles mortels qui labourent la terre, soient traités comme des chiens, & que les corsaires du pays s'emparent de tous les galions. Mais laissons de côté ces honnêtes gens, & parlons d'autre chose. Répondez, je vous prie, à une question que j'ai à vous faire. Si un pauvre peuple dans la détresse, soupirant après la liberté, menacé du fer & de la mort, eût imploré le secours des Athéniens, du tems que vous étiez leur conseil, & que personne n'agissait que par vous, qu'auriez-vous fait? -- Je leur aurais envoyé à l'instant le nombre d'hommes qu'ils auraient demandé. -- Oui; mais si vous-même vous aviez eu de si terribles affaires, que vous n'eussiez pas eu trop de monde pour veiller à la défense de vos foyers? --- Voilà qui change totalement la thèse. En pareil cas, mon cœur aurait souffert, parce que le premier des devoirs étant l'amour de la patrie, je n'aurais pas pu mettre la mienne en danger sans crime. Je n'aurais pas voulu que la demande de mes freres, laissée sans

gaillardes : ce qui en reste prouve même que vous aimez tout à la fois les femmes... & le vin ! --- D'accord. L'un & l'autre ont formé les mœurs, en adoucissant les passions : je n'ai jamais blâmé que les excès. Tu mets une femme sur la scène ? tant mieux : la vérité en sera plus aimable. (Sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite.) Les mœurs sont respectées ; bien ! me dit-il. Lis, relis, corrige, & livre-toi au typographe.

Lecteur, j'ai obéi. Voici mon conte.

---



---

LA BELLE AU CONCOURS.

---

CHAPITRE I<sup>er</sup>.

*AGLAONICE forme le projet de se marier, & propose sa main aux conditions que l'on verra.*

**E**ST-CE un mal, est-ce un bien pour une fille d'être maîtresse d'elle même à quinze ans ? En attendant la solution de cette question, qui a ses difficultés, vu d'un côté les entraves de la dépendance ; de l'autre, vu l'abus qu'une jeune personne peut faire de sa liberté ; je vous dirai, mes freres, une histoire du tems passé, qu'il ne faut pas regarder comme apocryphe ; car je la tiens d'un Voyageur véridique, dont le trisaïeul l'avait ouï raconter à un sage, qui la tenait de son grand-pere, qui l'avait lue dans le Sérapéon, avant que les livres de cette bibliothèque fussent employés à chauffer les bains d'Alexandrie.

Syracuse, après le siège mémorable qu'elle effuya de la part de Marcellus, jouissait enfin (quoique rangée au nombre des pays conquis par les Romains), d'une liberté fournie aux loix, & des douceurs d'une paix profonde. Pareils aux

oiseaux printaniers que rappelle la verdure , après le souffle mortel des hivers , les arts que les tyrans avaient effarouchés , revenaient dans ce beau séjour fixer leur domicile. La réputation que laissait Archimède attirait aussi de fort loin les amateurs des hautes sciences , curieux de voir les débris de ces instrumens de guerre qui , pendant trois années consécutives , avaient repoussé l'ennemi , tant de fois étonné de faire des pertes aussi considérables. Jamais cette ville n'avait vu dans son sein tant d'hommes d'un génie inventif , réunis de tous les coins de la terre. Tous étaient dans une admiration qui tenait de la stupéfaction ; tous disaient qu'il n'y avait point de génie comparable au célèbre Géomètre qui avait si long-tems défendu Syracuse ; mais cet hommage était accompagné d'un tel découragement , qu'aucun de ces hommes , autre part si vantés , ne prenait la peine de donner ici la plus légère idée de ses talens. Ainsi la brillante clarté du flambeau du jour fait disparaître la faible lueur des astres de la nuit.

Aglaonice , jeune fille de dix-sept ans , orpheline de pere & de mere , n'ayant pour tous parens qu'une sœur moins jeune qu'elle , & pour tout bien qu'une beauté dont elle pouvait tirer parti ; se mit en tête de faire agir tous ces beaux génies-là. Il ne lui fallait , pour y réussir , que le

consentement de Marcus Cornélius (1) , prêtre romain , brave homme âgé de soixante ans , pour qui une jolie fille n'était pas encore indifférente ; mais d'une probité si reconnue , que le Sénat , intéressé à captiver le cœur des Syracusains , s'était persuadé , avec raison , qu'on ne pouvait pas faire un meilleur choix. Aglaonice avait vu plus d'une fois le Prêtre siégeant dans sa chaise curule ; mais son imposante gravité , l'appareil résultant d'un grand nombre de Juges placés autour de lui , & peut-être encore la foule des auditeurs , l'avaient un peu effarouchée. Il n'y a rien de tel que de prendre la magistrature au saut du lit. Aglaonice (sans s'informer des pontifes , si elle prenait un jour faste ou un jour néfaste ) (2) , s'en fut donc un matin chez Cornélius , & comme elle le trouva beaucoup moins sérieux en déshabillé qu'avec sa longue robe bordée de pourpre ; elle lui demanda gaiement s'il ne verrait pas avec plaisir tous ces grands faiseurs de machines , depuis si long-tems dans l'inaction , prendre enfin l'essor , & laisser à Syracuse quelque monument de leur savoir ? Assurément , lui répondit Cornélius. Je conviens , que de cent choses imaginées par ces Messieurs , il y en a quatre-vingt-dix-neuf à peu près inutiles ; mais enfin , puisqu'il est reconnu que sur cent , il peut s'en trouver une bonne , c'est une acquisition qui n'est pas à dé-

daigner. Au reste, quels sont vos moyens? Ce n'est pas vous, sans doute, qui vous proposez de mettre à l'ouvrage ces habilles travailleurs? — Vous m'excuserez, lui répondit Aglaonice. Le bon magistrat se mit à rire. Il crut qu'il avait deviné son secret; mais ce fut une erreur de sa part. Aglaonice vertueuse sans pruderie; sachant que la jeunesse & la beauté sont des trésors inappréciables, pensait à les mettre en balance avec des talens lucratifs, qui lui feraient un sort de nature à échapper à la critique. Quelque fût l'idée qui passa par la tête du Préteur, comme il est rare qu'un homme en place refuse rien à la beauté; faites tout ce qui vous plaira, lui répondit-il, & il ne put se défendre de lui baiser amoureusement la main.

Le jour suivant Aglaonice, taxée depuis long-tems d'indifférence par une jeunesse aussi volage qu'empressée; tourmentée, persécutée pour se choisir un amant, ou du moins un mari; Aglaonice, dis-je, fait publier par un hérault, dans Epyrole, dans Ortygie, dans Achradine, dans Néapolis, enfin dans tous les quartiers de Syracuse, qu'elle est disposée à écouter les propositions de mariage qu'on voudra bien lui faire, mais qu'elle ne donnera sa main qu'à un Mécanicien inventeur de quelque machine, qui prouve non-seulement son habileté, mais encore qu'il

connaît bien le cœur des femmes. Quant à la naissance du personnage, c'était le moindre de ses soucis. *Nobilitas sub amore jacet.*

---

## C H A P I T R E I I.

*Deux aspirans se présentent : l'un offre un trépié mobile ; l'autre un petit chariot & un vaisseau d'ivoire.*

**L**A proposition originale de cette beauté sans pareille se répandit dans toute la Sicile, passa jus-qu'en Italie & par-delà. Aglaonice ne tarda pas à se voir assiégée de visites. Tous ceux qui se croyaient assez de talens pour concourir, voulaient, avant tout, juger du prix qui leur était proposé : mais de plus, un même artiste réparant dix fois le jour; la belle risquait d'être étouffée par la foule de ses adorateurs. Elle prit le parti d'aller de nouveau chez le Préteur, persuadée qu'elle en obtiendrait un logement où il y aurait pour elle infiniment plus de sûreté. Cornélius ne vit pas sans chagrin un début qui lui présageait que bientôt Aglaonice trouverait un époux; mais enfin, se rendant la justice de penser qu'il avait passé l'âge des prétentions, il s'en consola par le plaisir de lui servir de protecteur.

Je consens, lui dit-il, à vous loger dans ma maison, & je m'engage à vous y traiter comme ma fille. Ne craignez rien de l'affluence d'un monde à qui je conçois qu'il est difficile de s'éloigner de vous. On pourra vous voir tant que vous le permettrez, mais je serai présent, & vous aurez des gardes (3). Elle en eut en effet, & ne sortait point sans en être accompagnée. Ce fut un nouveau motif d'augmenter l'empressement & la curiosité. On ne parlait plus que du bonheur de voir, & sur-tout d'épouser Aglaonice.

Je ne finirais pas si j'entrais dans les détails de toutes les choses imaginées pour parvenir à ce but tant souhaité. Je passerai sous silence tout ce qui ne mérite pas une certaine attention.

Le premier qui vint au bout de deux grands mois présenter son chef-d'œuvre à Aglaonice, fut un espede d'imitateur, natif de Pysira, isle voisine de Smyrne & de Pergame, lequel, d'après des descriptions connues, avait composé un trépié d'acier poli qui, soit disant, marchait tout seul; mais dont il fallait, avant tout, monter les rouages cachés dans chacune de ses trois jambes. Aglaonice qui visait à l'utile, refusa net ce beau présent; vu qu'un trépié qui ne bronche pas en portant la marmite, est préférable à un trépié qui peut quitter le coin du feu.

A cet homme ci succéda un certain Mymecide

de Milet, qui offrit à la belle un chariot d'ivoire, travaillé avec tant d'art & si petit, qu'une mouche de moyenne grosseur le pouvait couvrir tout entier de ses aîles. Ce ne fut là que la moitié de son tribut; il présenta de plus un joli vaisseau à trois rangs de rames, aussi d'ivoire, ayant tous ses agrès, & tout aussi mignon que le chariot. Aglaonice prit un plaisir extrême à considérer ces deux merveilles; mais comme elle attela un jour au petit chariot une mouche un peu trop grosse, l'insecte s'envola, emportant la voiture par les fenêtres. Le vaisseau, pour qui une patere remplie d'eau n'était pas moins vaste que la mer Atlantique, ne se trouva plus un soir qu'Aglaonice avait invité sa sœur & quelques-unes de ses amies à la venir voir. Le Préteur & ces dames étaient à souper dans un fallon tendrement éclairé, non par des flambeaux, mais par la lune alors dans son plein. Aglaonice priée de montrer son vaisseau, demanda le vase où il avait été déposé; la superficie de l'eau présenta des filamens de couleur verdâtre, qui s'étendaient du centre aux parois de la patere; d'ailleurs plus de vaisseau, il avait disparu. Aglaonice témoigna beaucoup d'humeur aux esclaves de Cornélius, placés auprès d'elle pour la servir: elle les taxa de vol avec assez de vivacité, ajoutant toute fois que s'ils n'avaient pas dérobé le vaisseau, il était probable

qu'ils avaient eu la maladresse de le jeter sans y penser; puisqu'il était visible qu'on ne lui présentait pas la même eau. Le Prêtreur qui était un peu naturaliste, lui dit : mademoiselle, ne faites le procès à aucun de ceux qui sont ici pour vous servir. L'eau que vous voyez dans la patere est la même que celle où vous mîtes à flot votre joli trirème il y a quinze jours. Les filamens verdâtres qui en couvrent aujourd'hui la surface ne sont autre chose que des Polypes, especes d'animaux voraces, dont la forme varie à l'infini, qu'on croirait pouvoir détruire, & qu'on multiplie en les hachant. C'est un polype d'eau douce, c'est un ogre en miniature, qui a avalé le bâtiment. Un pareil malheur, ajouta-t-il à demi voix, n'arrivera sûrement pas au gros vaisseau de la prudente Lutétia... — Lutétia! dit Aglaonice, c'est une ville des Gaules! est-ce qu'il y a des polypes dans les villes? Cornélius prit en souriant une de ses jolies mains potelées qu'il ferra dans les deux fiennes, & lui dit pour toute réponse: Aglaonice vous êtes charmante. — Je ne comprends rien, dit-elle, à tout ce galimatias (\*). Quoiqu'il en soit, le Milésien n'a pas trouvé le secret de m'empêcher de rester vierge: faites-lui savoir, je

(\*). On en trouvera la solution dans le dernier chapitre.

vous prie, qu'un polype a englouti la moitié de ses espérances, & qu'une mouche s'est envolée avec l'autre.

---

### C H A P I T R E I I I.

*Histoire de Téraios-clouni-ca-law-bar-cochébas, ou la lunette sans objectifs.*

L'ESCLAVE chargé de cette commission se rendait chez Mymecide; il fut arrêté au passage & revint sur ses pas, annonçant un Nécromanécien dont le nom baroque étoit un mélange de grec & d'hébreux. Il s'appellait Téréos-clouny-ca-law-bar-cochébas (4) : il arrivait d'Egypte, où il avait été initié aux mystères de la grande Déesse, & demandait à parler à Aglaonice. Qu'il entre, dit le Prêtreur... Et cependant on tourna les robinets de deux fontaines, qui débiterent dans les coupes un excellent vin grec. — Qu'avez-vous de beau & de bon à nous montrer dit Aglaonice? — Je pourrais, mademoiselle, répondit Bar-cochébas, vous parler du secret que j'ai de faire de l'or; mais vous ferez plus de cas, sans doute, d'un talent qui sert à s'en procurer de bon aloi & frappé au bon coin. Tel que vous me voyez avec ma longue barbe, & mon acoutrement assez

modeste, je suis en droit d'espérer une alliance à laquelle d'autres ont vainement aspiré avant moi. Les métaux me suivent, comme les arbres & les rochers suivaient jadis le chantre de la Thrace. Vous voyez ce long tube de fer battu; c'est là mon talisman. A l'aide de cette machine, je vous ferai connaître une foule d'objets qui échappent à votre vue trop courte, & dont ni vous ni personne ne peut avoir une parfaite connaissance sans mon secours. Tenez, mademoiselle, la lune par exemple dont vous recevez une si douce clarté dans ce moment, que vous la préférez à la lueur chagrinante de cent mèches résineuses qui vous blesseraient à la fois la vue & l'odorat, la lune peut servir de preuve à ce que j'avance. Croyez-vous que la lune soit habitée? Non en vérité, dit Aglonice. C'est une chose dont il faut douter, dit le Préteur. Pythagore a pensé que la lune est une terre semblable à la nôtre, où doivent se trouver des animaux, dont il ne déterminait pas la nature. Cela est vrai, répondit Bar-cochébas, & cet instrument si nécessaire qui lui manqua, je l'ai imaginé. Je vous rendrai sensibles des choses encore moins probables que ce qui a été soupçonné par Pythagore. — Cela se peut, reprit Cornélius, à qui ces magnifiques promesses ne laissaient pas d'inspirer quelque intérêt. Vous voulez sans

doute parler des étoiles, considérées comme autant de soleils, & des corps planétaires qu'on place libéralement autour d'eux? Je fais, en effet, d'un descendant d'Anaximene, qui l'avait entendu dire à Thalès, qui le tenait d'Héraclide, qui l'avait lu dans les vers d'Orphée; que les étoiles sont des masses de feu, autour desquelles certains corps terrestres, que nous n'apercevons pas, opèrent des révolutions périodiques.... — C'est un charme que d'entendre le seigneur Cornélius! s'écria Bar-cochébas. On n'est pas plus instruit à Memphis & à Babylone, & je suis tenté de croire..... — Au fait, dit Aglonice; voilà bien des compliments de faits, beaucoup de choses annoncées, & nous ne voyons rien. Monsieur le machiniste, tenons nous-en à la lune, & dépêchez-vous vite.

Alors on eut vu l'Israélite bracer ce long tube, composé de trois corps *sans objectifs*, dont l'unique propriété était de diriger la vue & de la rendre plus nette, en séparant l'objet considéré des objets environnans. Si la lune est habitée, dit Bar-cochébas, les autres corps planétaires le sont aussi: qui prouve l'un prouve l'autre. Une pareille découverte est d'une utilité incontestable; d'ailleurs, mademoiselle, prenez garde à une chose, que les parties de la lune qui vont jeter à vos yeux le plus grand éclat, sont des montagnes d'ar-

gent massif ; enforte que si nous réussissons, comme je l'espère, à nous convaincre que dans cette planète il y a des habitans, il ne faut plus qu'un bon porte-voix pour les avertir de nos besoins. Or, s'il est ainsi, & si mademoiselle prend quelque plaisir à s'en convaincre, mes rivaux n'ont plus rien à prétendre : c'est moi qui triomphe ; c'est moi... — Eh ! oui, dit Aglaonice ; cela va de suite ; voyons donc. Voyez mademoiselle. Aglaonice alors s'approchant de l'ouverture assez large de ce long tuyau, cacha plus du quart de son beau visage. Sa main gauche porte appuyée sur le corps de la lunette ; de la droite elle abaisse la paupière du second œil : son attention est toute à l'objet qu'elle considère. Le Prêteur qui venait d'entendre parler de monts d'or & d'argent, se repentait presque d'avoir eu une conversation sérieuse avec un homme qui finalement se moquait de la compagnie, ou qui donnait de bonne foi dans des écarts, comme il est arrivé à plus d'un sçavant, à qui l'on n'en a pas moins érigé des statues. Il regardait comme possible que Bar-cochébas tombât dans le délire, sans être pour cela tout-à-fait exempt de raison. La compagnie, & Cornélius lui-même, attendaient donc impatiemment leur tour, pour voir les mers, les forêts, les masses brillantes, les rochers & les précipices que Bar-cochébas avait annoncés, &

qu'Aglaonice ne venait point à bout de découvrir. Quand chacun, se succédant l'un à l'autre, se fut inutilement fatigué à lorgner, c'était à qui porterait la parole pour éconduire ce prometteur, & lui conseiller d'aller voir dans tous ces mondes supposés, s'il y rencontrerait un bijou pareil à celui auquel on pensait qu'il avait osé prétendre. Mais l'on eut beau regarder à droite & à gauche, & dans tous les recoins de l'appartement, le soi-disant inventeur du tuyau avait décampé. Aglaonice & ces dames se trouverent, à leur grand étonnement, débarrassées de leur bourse & d'une partie de leurs bijoux. Le Prêteur se faisait fort de rattraper cet adroit coquin, & de l'empêcher de revoir les pyramides : mais comme on trouva sa barbe & sa casaque au bas de l'escalier, on pensa que ce serait peine perdue que de courir après. Aglaonice ne fut pas la femme de la compagnie qui souffrit le plus de cet accident : Cornélius n'était pas homme à ne pas le réparer.

---

 C H A P I T R E I V.

*Oubli apparent de la part des Physiciens. Conversation sérieuse entre le Préteur & le vieux Cyaxare, ancien secrétaire du bon Roi Hyéron.*

C EPENDANT il sembla que le projet de la belle orpheline avait échoué totalement; car je compte pour peu de chose un héritier d'Euclide, qui s'en vint lui parler de dioptrique, de catoptrique, & lui fit une longue suite de propositions dont la dernière, qui était la seule intelligible pour Aglaonice, ne fut pas mieux accueillie que toutes les autres.

Les jours se succédaient sans qu'on entendit parler de rien, & l'amour-propre de la belle en souffrait un peu; elle eut le tems de penser que ses charmes n'avaient pas mis un si grand nombre d'artistes en mouvement, & qu'ils ne produisaient pas tout l'effet qu'elle s'en était promis. On se console comme on peut. Les fenêtres de son appartement donnaient sur les bords fleuris de l'Aréthuse (5) : elle jetait fréquemment les yeux sur cette fontaine, dont la bonne fortune lui faisait espérer un autre Alphée. Le bien lui est venu en dormant, se disait-elle, & elle allait essayer de s'endormir au murmure amoureux de ses flots,

livrée à ses douces pensées & au vide de son cœur. Elle ne savait pas que les apparences de l'inaction cachaient des travaux, la plupart entrepris par d'habiles gens, & que tout cela devait paraître tout à la fois un beau matin.

Le Préteur, que son âge & le titre sacré de Protecteur, avaient mis hors des rangs, ne pouvant gueres parler d'amour à Aglaonice, l'entretenait de politique, & sa pupile reconnaissante daignait l'écouter en attendant mieux. Le Sénat avait chargé Cornélius d'approfondir le caractère des Syracusains, pour savoir de qu'elle manière on manierait, sans les aigrir, des esprits si versatile, & toujours moins soumis qu'indépendans. Cyaxare, vieux secrétaire du bon Roi Hyron (6) se rendait de tems en tems chez le Préteur. Cet ancien serviteur avait déplu au jeune Hyéronime, indigne fils du meilleur des princes; dissipateur insolent du trésor destiné aux embellissemens de la ville & à la paye des défenseurs de la patrie, violateur des anciens traités, enfin l'ennemi déclaré du bonheur public. Ce jeune insensé avait péri depuis peu sous le fer vengeur des citoyens révoltés, un jour qu'il était sorti de Syracuse pour se rendre au pays de Léontins. Cyaxare n'avait pas plus à se louer d'Hypocrate & d'Epicide, Préteurs entreprenans (7), usurpateurs d'un pouvoir sans bornes, politiques

maladroits, dont les menées féditieuses avaient été la cause du siege, parce que l'un & l'autre s'étaient déclarés ouvertement pour les Cathaginois. Le vieux serviteur parlait comme témoin oculaire de tout ce qui s'était passé depuis quelques années; il connaissait d'ailleurs par tradition l'esprit & le cœur des Syracusains &, dans plus d'une conversation avec Cornélius, il le mit à même d'en donner au Sénat une juste idée. Les Syracusains ont besoin d'un Roi, lui disait-il; ils sont susceptibles d'une extrême fidélité & d'un attachement sans bornes. Cette ville a, de tout tems, été exposée à des scènes étranges. On peut la comparer à une mer, plus souvent agitée par des vens orageux, que rafraîchie par l'haleine des zéphirs. Exposée aux révolutions les plus terribles, elle a passé de la liberté à l'esclavage. Elle a gémi sous le sceptre de fer des Denis, elle a respiré sous le règne si doux de l'immortel Hyéron. On l'a vue, tantôt livrée aux caprices d'une populace sans frein, & tantôt soumise à l'autorité des loix. Des extrémités aussi opposées pourraient être attribuées aux Syracusains eux-mêmes, dont la légèreté fut le caractère dominant; mais la cause première de tant de maux, c'est la forme du gouvernement, composé de deux pouvoirs toujours militans, & dénué d'un troisième, dont le contrepoids aurait établi l'équilibre; en forte

forte que la liberté, trop souvent gémissante sous la main des aristocrates, se releva plus d'une fois, & rendit la Sicile témoin des scènes les plus sanglantes. Ce qui rend encore le gouvernement de cette cité peu facile, c'est que ses citoyens belliqueux, quoique frivoles, n'oublient pas les victoires signalées remportées en Afrique par leurs ancêtres, & leurs avantages sur les Athéniens, trop fiers d'une puissance maritime que les nôtres ont, plus d'une fois, disputée avec succès à ces rivaux jaloux de leur gloire. Si l'on est en droit de dire que les richesses ont amolli le cœur des Syracusains, & leur ont donné une sorte d'éloignement pour tout ce qui n'a pas d'affinité avec les jeux & les plaisirs, on doit convenir qu'ils ne se montrent pas indociles dans l'occasion à la voix de leurs orateurs, & qu'alors même ils deviennent capables des plus grandes entreprises. Ces mêmes hommes, qui s'étaient endormis dans le sein de la confiance, se réveillent terribles, menaçant les plus superbes têtes, &, dans leurs transports phrénétiques, massacrent tout ce qui a contribué à leur nuire. Je les regarde donc comme des hommes peu propres à jouir d'une entière liberté & à s'accoutumer à une entière servitude. Il leur faut un Roi, je le souhaite; mais il convient aussi qu'eux-mêmes soient à jamais les maîtres de leurs résolutions, quand l'utilité en fera

généralement reconnue par les esprits les plus sains. Le Prince alors jouira de l'avantage assez beau d'en faciliter l'exécution, & tous seront heureux; autrement Rome n'aura peut-être pas dans les Syracusains un peuple sur lequel elle puisse sûrement compter..... Cette idée de Cyaxare de leur donner encore un Roi, ne plaisait pas à Cornélius; il essayait de la faire perdre à cet honnête homme, abusé par le souvenir des grandes vertus d'Hyéron; comme si de pareils souverains n'étaient pas des phénomènes, & que la nature ne mit pas des siècles à les enfanter!

Le Sénat romain ne pense pas comme vous, lui disait-il: j'ignore qui vous désigneriez aujourd'hui pour régner; mais vous, qui n'y pensez guères, vous seriez à cette heure sur le trône, si Rome qui fait les Rois, avait jugé convenable à ses intérêts & à ceux de Syracuse, que la constitution de cette ville fût autre maintenant que celle de la République. La Sicile conserve ses anciens droits & ses coutumes, vous le savez; & cette distinction, Rome ne l'accorde à aucun de ses pays conquis. Vous êtes plutôt ses amis & ses confédérés qu'un peuple soumis, vous le savez encore; puisqu'il est vrai que Rome ne leve sur vous aucun tribut, à titre de monument & de prix de la victoire (8). La Sicile est voisine de l'Italie; regardez-vous comme en faisant partie.

Les Rois, Cyaxare, affectent trop souvent une puissance absolue: leurs procédés, dépoüillés des formes de la justice, deviennent alors des actions violentes plutôt que des jugemens. Comptez-vous pour rien l'avantage de n'obéir qu'aux loix que vous-même vous aurez faites, & de choisir annuellement vos magistrats? Point de juges désormais que les parties ne puissent récuser; & tel est l'avantage de la loi Valérienne, qui doit avoir ici toute sa force comme chez nous, que le peuple a maintenant le droit de prononcer la peine de mort contre les ennemis de l'état. . . . Cyaxare ne demeurerait pas sans réplique à ces observations. Si tous les Rois, disait-il, ne ressemblent pas à Hyéron, tous les préteurs ne ressembleront pas à Cornélius; & Rome ne vous laisse ici que pour un tems très-court. . . . Mais je ne veux pas prévoir les maux que peuvent dans la suite occasionner ici vos successeurs. Jouissons du présent: je me rends à vos raisons.

Ainsi raisonnaient le bon Cornélius & le vieux Cyaxare; & dans ces momens le préteur ne pensait guères aux longs ennuis de la belle Aglaonice. Ils augmentaient pourtant de jour en jour, par le silence des mécaniciens sur lesquels elle avait fondé ses espérances, & par la nature de ces graves entretiens dont elle s'embarraissait fort peu. Mais Cyaxare n'était pas plutôt sorti de l'ap-

partement, que le plus vif intérêt en faveur de la belle orpheline renaissait dans le cœur de Cornélius. Il lui demandait si obligeamment pardon d'avoir parlé devant elle de toute autre chose que de ce qui pouvait lui plaire, que le jeune homme le plus passionné se ferait montré moins expressif & moins aimable.

---

C H A P I T R E V.

*Le char volant ou les conspirateurs.*

TRENTE jours s'étaient écoulés depuis que cet adroit filou, qui faisait lire aux astres pour fouiller dans les poches, avait osé, dans la maison même du magistrat, & sous ses yeux, tirer si bon parti de son vilain métier. L'amour & les arts semblaient dormir d'un sommeil léthargique, & le bon préteur riait dans sa barbe de l'idée de penser que peut-être la belle ne réussirait pas à trouver un gîte ailleurs que dans sa maison. Comme il se livrait aux charmes décévans de cette agréable rêverie, arrive un grand ardélion, valet empressé, retrouffé jusques sous les épaules : il se présente de la part du seigneur *Lycæon-agrios-kai tyrannos akeirotos - kai apenès - kai polémios-Brogli-Lam-Besen-Mail-aristos* (9), & prie

Cornélius de vouloir bien permettre que dans l'emplacement le plus vaste & le plus libre de ses jardins, on apporte une machine dont Aglaonice & lui verront le merveilleux effet sous peu de jours. L'émissaire ajoutait que le public pourrait jouir de ce spectacle, parce que la machine dépasserait les nues. Ce seigneur descendait de père en fils d'un Spartiate, du nombre de ceux qui, cent ans auparavant, après avoir acquis tant de gloire sous la conduite de Gylippe, avaient fini comme cet avare Polémarque, par ternir leur réputation à Sparte. Une bonne partie de ces Lacédémoniens, obligés de fuir, s'étaient réfugiés dans la Sicile. Aristos, né dans le pays, n'y manquait pas de châteaux & de belles terres. Il était du parti de ceux qui ne pouvant supporter l'idée d'une égalité parfaite, ne désespéraient pas encore du succès d'un complot tyrannique. Il ne lui paraissait pas croyable que la nature eût donné au peuple les mêmes organes qu'aux patriciens; il ne concevait pas qu'ils pussent se gouverner sans leur secours, & moins encore les forcer eux-mêmes à obéir. Cette identité de constitution avec la République Romaine ne lui paraissait pas d'ailleurs si bien établie, ni si fortement appuyée, qu'on ne pût bien rappeler les Syracusains à leur ancien régime. Une fille du peuple, une pauvre fille comme Aglaonice, ne refuserait

sûrement pas d'accepter une somme d'argent, ou telle autre proposition avantageuse, pour favoriser le projet qu'il avait formé d'entrer de nuit dans Ortygie, & d'égorger la garnison. Cependant les dangers de l'entreprise affaiblissaient quelquefois son espoir. Alors sa triste joie était celle des coupables : il ne riait qu'amèrement.

On se souvient que le prêteur avait dit à Aglaonice qu'on ne lui parlerait qu'en sa présence, & qu'il avait tenu parole. Cette marque d'attention, qui n'avait que la bienfaisance pour but, n'inquiétait pas le seigneur Aristos au point qu'il regardât comme impossible de faire remplacer Cornélius par quelque femme de la connaissance d'Aglaonice. Comme il excellait dans l'art de composer son extérieur, & que la perfection de son hypocrisie le mettait à l'abri de tout soupçon, il ne lui fut pas difficile de faire entendre à Cornélius qu'un homme était fort embarrassé quand il lui fallait parler d'amour devant son semblable ; que la contrainte qui en résultait, faisait prendre au soupirant un air si gauche, qu'il n'était pas étonnant que jusqu'ici personne n'eût réussi auprès d'Aglaonice : autrement il était plus que probable qu'on lui aurait fait oublier jusques aux conditions qu'elle avait imposées. — Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le prêteur ; je lui connais une sœur à qui elle est fort attachée ; je lui cede mon

poste. Je n'entends gêner ici ni vous ni Aglaonice. Vous croyez avantageux pour vous de jaser avec elle avant de la faire jouir de vos découvertes ; venez demain : vous l'entretiendrez tout à votre aise.

Aristos n'y manqua pas. La machine suivait, conduite par un Cantabre, digne confident d'un aussi grand seigneur. Il était seigneur aussi, seigneur aristocratifant au bas des Pyrénées, pays de danse, où l'humanité de ses pareils avait rendu une infinité de choses tout-à-fait problématiques. Les voisins n'étaient pas les voisins. Les freres n'étaient pas les freres. Le feu & l'eau n'appartenaient qu'à un petit nombre d'hommes plus puissans que les autres ; & quoique tout fût commun dans le pays, les freres & les voisins brouaient l'herbe & mouraient de soif, s'ils n'avaient pas de quoi payer (10). Quoi qu'il en soit, ce seigneur-ci n'était que le valet de l'autre. Préposé à la garde de la machine, il était resté dans les jardins, accompagné de huit ou dix cyclopes, tandis qu'Aristos allait essayer de faire entrer dans ses vues les deux sœurs.

Je ne sçaurais nier qu'Aristos ne fût un homme à redouter dans l'art de la tactique ; il avait fait ses preuves. Quant à la mécanique, c'était une autre affaire : la circonstance seule en avait fait un machiniste. On sera cependant forcé d'avouer

qu'il possédait encore, jusqu'à un certain degré, la connaissance des forces mouvantes & de l'équilibre; mais on verra en même-tems qu'il fut aussi téméraire que vain, deux grands défauts contre lesquels il est bon d'être souvent en garde. Aglaonice, avertie de sa visite, l'attendait donc n'ayant avec elle d'autre témoin que Basilide; (c'est le nom de sa sœur). Aristos est introduit. Ceut été faire une sottise que de s'ouvrir tout d'un coup; il prit un ton léger, & ne parla d'abord que d'une découverte qui lui promettait l'avantage de mériter la main d'Aglaonice, qu'il regardait au fond comme une impertinente; car enfin ce n'était qu'une roturiere. Mesdames, dit-il, j'ai appris qu'un fripon, qui prétendait moins à l'honneur de vous épouser qu'au profit qu'il pouvait tirer de son adresse, vous a dérobé vos bijoux en vous amusant avec une lunette, qu'il a volée dans le *Museum* du roi d'Egypte (II), & qu'il aurait mérité que le seigneur Cornélius l'eût fait fouetter de verges par ses licteurs. En vérité, mesdames, je trouve le Préteur & vous d'une confiance..., d'une bonté d'ame....! Vous ne savez donc pas l'histoire de ces échappés du pays de Pharaon?... Au reste, la filouterie de Bar-cochébas & la peine qu'il aurait dû subir sont étrangères à mon objet: ne parlons que de son imposture; je veux dire de l'espérance qu'il vous

avait faussement donnée de vous faire découvrir ce qu'il était bien sûr que vous ne verriez jamais. Oui, mesdames, son talisman est sans vertu, sa mécanique est imparfaite: il le savait très-bien; & croyez, quant à son porte-voix, s'il en avait eu un, qu'il en aurait usé pour lui. Mais quand même vous auriez lu aux astres distinctement, vous auriez toujours le regret d'en être séparées par une distance que, jusqu'ici, nul homme n'a pu franchir. Considérer la lune, & y voir, quoi? du clair & des ombres; cela n'est pas d'un intérêt dont il puisse résulter une grande satisfaction. Le beau, le merveilleux, serait de se transporter au beau milieu de cette planète, pour y voir de ses yeux & toucher de ses mains ce que la saine raison nous met en droit de présumer. — Cela serait fort beau, en effet, dit Aglaonice; mais le moyen d'aller jusques-là? — Mademoiselle, je me flatte d'y réussir; je vous y menerai, si vous êtes curieuse du voyage; &, s'il plaît aux douze grands dieux, nous nous marierons-là haut.

La conversation fut interrompue dans ce moment, par l'attention que chacun se trouva comme forcé d'apporter à un petit bruit assez désagréable qui se fit entendre, & qui ne ressemblait pas mal à celui du frottement que subirait l'axe d'une poulie qui n'aurait pas été graissée depuis longtemps. On pouvait sans erreur s'arrêter à cette

conjecture; Cornélius, sans que personne s'en doutât, était alors présent à la conversation, & même assis dans un très-bon fauteuil. Un contre-poids le tenait suspendu à niveau du plancher, au milieu d'un épais trumeau de pierre, jadis pratiqué pour cet usage: une ouverture médiocre, faite à hauteur d'homme, & masquée d'un léger panneau de bois de cèdre, donnait à l'écouter la facilité de tout entendre. Cette bassécule, ou telle autre machine que ce pût être, n'était pas de l'invention de Cornélius: on croira aisément qu'elle avait jadis servi plus d'une fois, quand on saura que cette maison qu'il occupait était la même qu'avaient habitée autrefois les tyrans. Cornélius ne l'était point: mais il avait réfléchi à la proposition du seigneur Aristos; &, soit défiance, ou pure curiosité, il s'était guindé là pour écouter. Nos trois personnages regardaient de tout côté d'un air d'inquiétude; lorsqu'un chat, qui sortait d'un cabinet voisin, & qui parut à leurs yeux, leur fit croire à tous que le bruit qu'ils avaient entendu n'était autre que celui de la porte, que cet animal avait fait crier sur ses gonds en la poussant. Cependant Aristos feignit d'en douter, & profita de la circonstance pour s'expliquer sur le vrai but de sa visite. Vous trouvez-vous bien en sûreté, dit-il, mesdames, dans cette partie de la ville où il n'est maintenant permis à aucun Sy-

raculain d'habiter? (12) Cette réflexion d'un militaire, à l'occasion d'un chat, leur parut d'un sérieux qui tenait du comique; elles en rirent comme deux folles.... La sécurité est une belle chose, reprit Aristos, sans se déconcerter; riez tant qu'il vous plaira; pour moi je ne m'accoutume point à l'idée de penser que ce quartier de Syracuse nous est absolument interdit. C'est une tyrannie; car enfin, qu'apprehende-t-on? Je suppose après tout que quelque bon Syracusain voulût secouer le joug de la domination Romaine, ferait-il donc si mal? Pensez-vous qu'un gouvernement oligarchique, composé de quelques nobles, qui prendraient les intérêts du peuple, ne lui serait pas infiniment plus agréable? Vous êtes Syracusaines, mesdames; il doit en coûter beaucoup à votre cœur de voir ainsi toute la Sicile devenue une province Romaine. — Je ne vois personne s'en plaindre, répondit Bazilide; ni moi, dit Aglaonice; & même, d'après ce que j'ai entendu dire à Cornélius dans plusieurs entretiens qu'il a eus avec le plus sage des hommes; je conclus que Syracuse est infiniment plus heureuse en se gouvernant d'après les principes de la constitution Romaine, qu'elle ne l'était quand il lui fallait obéir à la volonté absolue des nobles. Cyaxare, ce sage dont je vous parle, ne pense pas aujourd'hui différemment. — En ce cas, dit Aristos,

je porte, dans mon cœur, à votre Cyaxare, toute l'amitié que j'ai vouée aux Démagogues. Quel citoyen !... Mais, monsieur, reprit Bazilide, s'il arrivait aux Syracusains de vouloir à cette heure changer de position, il faudrait qu'il coulât des ruisseaux de sang : les murs de cette ville en sont teints ; tâchons de l'oublier.... La conversation a bien changé de face ! dit Aglaonice, en regardant Aristos. Ce n'est pas là je pense, monsieur, le motif qui vous amène ? — Mademoiselle, nul autre que celui de s'unir à vous, ne peut animer quiconque a le bonheur de vous connaître ; & quoique vous demeuriez ici dans la maison du Préteur, on pense trop bien de vous, pour préférer du bonheur de ce vieux étranger. — Il me sert de père, dit Aglaonice ; je vous prie d'en parler mieux. — A la bonne heure ; mais l'avantage est tout de son côté. Vous n'auriez pas manqué d'hommes aussi hospitaliers. — Parlons, dit Aglaonice, de ce que vos talens dans l'art mécanique vous ont fait entreprendre, ou brisons l'entretien.... Aristos pensa que la petite personne, quoi qu'elle en dît, ne tenait pas assez à la reconnaissance pour ne pas se laisser prendre aux charmes de la vanité. Eh bien, dit-il, mademoiselle, je vais, au sujet de cette machine sur laquelle vous me questionnez, vous confier un secret que vous me garderez sans doute,

quand vous saurez qu'elle est construite à dessein de favoriser la passion que j'ai pour vous. Belle comme vous êtes, vous êtes faite pour régner ; & j'y penserais dès-à-présent, si l'on pouvait faire tout d'un coup tout ce que l'on voudrait bien.... Mais avant tout, il faut que cette ville secoue le joug ( 13 ). Ce que vous avez à faire dans cette circonstance, ne peut pas être traité de rébellion. Rome a attenté à notre liberté ; rien de plus naturel que de la recouvrer. — C'est pour nous affranchir, & non pour nous dominer, dit Bazilide, que les Romains ont combattu nos tyrans, & avec eux les Carthaginois qui leur servaient d'appuis. La plupart d'entre nous, animés d'un long ressentiment, aspiraient à être vaincus pour ne pas demeurer à jamais des esclaves.... Aristos en avait trop dit, pour que ces dames ne fussent pas tentées de le dénoncer à Cornélius. Aglaonice pensa qu'il étoit bon de tout savoir. ( La paleur cependant s'étoit répandue sur son visage )... On pourrait vous écouter plus longtems, dit-elle, s'il étoit possible de se livrer au plus petit espoir ; mais j'entrevois que trop de citoyens en feraient inutilement les victimes. — Ne vous effrayez pas, dit Aristos ; il ne s'agit pas de les égorger tous ; un certain nombre suffira. Je réponds d'un bon tiers qui ne sont pas aussi endurans que votre Cyaxare ; & puis nous avons

quelques hommes intelligens , & sur-tout des chefs.... Mais l'essentiel serait que , pendant les ténèbres , je pusse , moi , pénétrer jusqu'ici. — Et qu'y feriez vous , dit Aglaonice ? — Le salut de Syracuse dépend de la mort de tout ce qu'il y a de soldats autour de ce palais : livrez-les à ma vengeance ; l'instant d'après je vous emmène. Quant au Préteur , je consens à lui faire grâce , s'il arrive que vous daigniez encore vous y intéresser..... ( Aglaonice frémit. ) Alors , continua-t-il , au lieu de n'être que la femme d'un citoyen obscur , vous commanderez à tous en qualité d'épouse de l'un des premiers de l'état. Voyez... Cette machine que j'ai construite , peut me transporter dans des régions inconnues. Je vous ai dit plus , je vous ai parlé de la lune , & je ne désespère réellement pas d'arriver jusques là.... ( Ici les yeux d'Aristos , & toute sa physionomie ; ne peignirent plus qu'un homme effaré ; sa tête achevait de se détraquer dans ce moment. ) Or donc , poursuivit-il , puisque cette populace , que nous avons vainement essayé de séduire , est trop stupide pour écouter nos propositions ; puisque nos soldats même refusent de nous obéir , ce n'est point des monts d'or que j'irai chercher la haut ; nous n'en manquons pas.... C'est des hommes qu'il nous faut : cent machines comme la mienne en feront descendre toute une armée. Les ménage-

mens de la parenté ne feront pas rester ceux-ci en présence des autres comme des imbéciles. Ainsi , mademoiselle , votre bonheur particulier , le mien & celui de nos partisans seront assurés à jamais. Quant aux Romains , Carthage leur fera tête encore.... Ces dames entendirent à peine la fin de son discours. La folie dont il venait de faire preuve en parlant de son armée lunaire , leur avait donné le tems de reprendre leurs esprits , & elles avaient fini par partir d'un nouvel éclat de rire , qui ne finissait pas. La politesse voulait pourtant qu'elles se justifiasent de cette espèce d'incivilité. Elles lui donnerent à penser qu'il ne devait pas l'interpréter autrement que comme l'effet d'un doute , bien pardonnable à des femmes dont les connaissances n'étaient pas aussi étendues que les siennes ; mais comme il leur parut nécessaire en même tems de se débarrasser de sa personne , elles flatterent ses espérances , en le pressant d'aller faire l'essai du voyage aérien dont le succès pouvait seul les convaincre qu'il lui était réservé de faire dominer son parti , & d'écarter les Romains de la Sicile.

La double témérité d'Aristos l'aveuglant trop pour qu'il doutât de la sincérité des dernières paroles d'Aglaonice , il prit congé d'elle , & fut droit au jardin rejoindre son cher Cantabre , qu'il mena un peu à l'écart , pour lui compter ce qui s'était

passé. Ils se rapprocherent ensuite de la machine, pour donner ordre aux manœuvres de la mettre en état de s'enlever.

---

C H A P I T R E V I.

*Fin tragique d'Aristos, & du Seigneur Cantabre.*

A R I S T O S n'était pas au bas de l'escalier que le Préteur parut dans l'appartement, d'un air aussi gai qu'à son ordinaire, toujours galant, & demandant à Aglaonice si cette espèce d'équivalent d'un tête à tête avait produit un bon effet. Ces dames ne savaient pas trop si elles devaient rire ou prendre un air sérieux. Vous vous taisez ! dit Cornélius, en regardant Aglaonice. Est-ce que déjà le cœur est pris ? Il s'en faut bien, répondit-elle ; & je ne puis vous cacher que cet amant, si c'en est un, n'est autre chose qu'un monstre qu'il faudrait étouffer à l'instant. Cornélius, jouissant dans son cœur de ce sentiment d'indignation, feignit de l'interpréter à l'avantage d'Aglaonice. Vous êtes si charmante, dit-il, qu'il faudrait pardonner quelque chose à un homme qui perdrait la tête devant vous. — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit vivement Bazilide : assurez-vous

au

au plutôt d'Aristos ; il a formé le projet de tout égorger dans Ortygie, & votre personne n'est point en sûreté. — Quoi ! c'est là tout, dit Cornélius en souriant ! ah ! mesdames ! vous êtes complices. Comment ! Aglaonice me cache à moi, qu'elle pourrait bien devenir Reine ! Cependant elle fait tout l'intérêt que je prends à sa fortune ; je lui veux même assez de bien pour l'assurer qu'un chapeau de fleurs mis sur son front par un honnête citoyen, l'honorerait davantage qu'un diadème qu'elle recevrait des mains d'un nouvel Agathocle (14). Vous jugez de la surprise de ces dames à cette observation du Préteur ; elles se regardaient l'une l'autre, sans mot dire. Cornélius les tira d'embarras, en leur découvrant de quelle manière il avait tout appris. N'appréhendez rien, leur dit-il ; il y a plus d'extravagance que de raison dans le projet de votre Aristos ; cependant la prudence veut qu'il soit censé que vous m'avez fait mystère de sa confidence ; autrement je serais forcé d'éclater, ce qui est assurément très-inutile. Vous verrez qu'au paravant qu'il soit deux heures d'ici, Aristos nous aura débarrassés de sa personne.

Cornélius, alors, comme s'il eût ignoré la perfidie d'Aristos, s'en fut droit au jardin voir les préparatifs de la machine. C'était un char léger, auquel étaient adaptées deux grandes ailes d'un fort

tissu de lin, soutenu par de longues barbes de baleine réunies en un point, à l'endroit où chaque aile était attachée, & divergeantes à l'extrémité opposée. Ces deux ailes occupaient la place des roues. Elles se déployaient à l'aide de ressorts cachés qu'on mit en jeu avec une manivelle; puis s'étendirent au dessus du char, qu'elles couvrirent de leur vaste envergure, offrant à l'œil curieux cette légende qui n'était pas d'Aristos: *Autant en emporte le vent*. Le tems pressait: on se hâta de la barbouiller, en attendant qu'on pût tuer l'auteur.

Une maladresse d'Aristos fut d'avoir doublé les moyens. Au palonnier de la voiture étaient atelés deux gros cygnes, qu'il avait eus en présent d'un descendant de Cycnus, Roi de Ligurie, & parent de Phaëton. Aristos monta sur son char. Les ressorts continuant de se mouvoir, ces vastes ailes battirent l'air avec tant de force & de vitesse que la voiture & son conducteur s'élevèrent à plus de six cens pieds, diminuant toujours de volume, au point de n'avoir bientôt plus que l'air d'un chat-huant. On remarqua au départ de la machine que les cygnes auroient suffi (15), ou qu'il étaient de trop; parce que la machine les emportait verticalement, tandis qu'ils faisaient effort pour voler devant eux. Mais ce qui fut du plus mauvais augure, c'est que l'un d'eux chanta: c'était la trompette de la mort.

Cornélius n'ayant plus alors qu'à lever le nez en l'air, avait rejoint ces dames. Une foule de monde s'était d'ailleurs rendue de tout côté à ce spectacle. Les hommes, prompts à juger, disaient d'Aristos, qu'il avait plus de génie que tous les physiciens des siècles antérieurs, qu'il ferait oublier Icare & le bâtard du soleil. Il arriva même à un amateur de soutenir que si le grand Marcellus était témoin de cette ascension prodigieuse, on le verrait convenir qu'Archimede, cet homme si savant dans la statique qu'il le nommait un Briarée, n'aurait peut-être pas imaginé une pareille voiture. Mais au moment où l'on était dans le plus grand extase, un vent d'occident s'engouffra dans les ailes de la machine aristocratique & lui fit quitter la direction verticale. Le char alors entraîné par les cygnes & poussé par le vent, fit route parallèlement à l'horison, beaucoup plus vite que le conducteur ne l'aurait voulu. Il alla friser, à l'entrée du port Trogile, la pointe du *fanal Timoléon*. (16), fameux obélisque haut de deux cent pieds, élevé en mémoire de la liberté rendue à la ville par ce Capitaine corinthien, vainqueur des Denis & des Carthaginois. On pensa que c'en était fait d'Aristos, & qu'il allait y périr accroché. Laissons-le papillonner un moment autour du fatal luminaire.

Il n'est pas possible, mon cher lecteur, que

vous ne preniez pas quelqu'intérêt à son fidele cantabre, & que vous ne soyez pas aussi fâché que surpris de ne pas le voir ici dans le même caribiolet: je dois vous dire que s'il ne prit pas aussi congé de la compagnie, c'est qu'il était convenu qu'il resterait pour le bien du service. Ses instructions portaient qu'il mettrait du monde aux écouës, & qu'au surplus, observateur fidele du voyage, il en publierait le premier la relation. Mais il faut vous le montrer au degré d'élevation où l'a porté le zele de son ministere. Il domine tous les spectateurs: il est sur la plate-forme de la citadelle; il est juché bien au-dessus encore.... Imaginez vingt hommes vigoureux, alignés carément, le dos voûté, les deux mains sur les genoux, en guise d'acrs-boutans. Sur ces forts arceaux posez vingt hommes debout, les bras tendus, & se tenant fortement cramponés. Au-dessus de ces hommes-ci, placez-en d'autres, dont chaque pied porte sur les épaules des robustes champions qui forment le premier étage; ainsi de suite toujours en diminuant & en variant les attitudes. Supposez enfin une pyramide dont la sommité se termine par quatre hommes, les bras en l'air, & soutenant un bouclier, sur lequel figure en pied notre fidele confident, les yeux tournés vers le fanal où son ami est en si grand danger. On présume que la tête lui tourne à ce spectacle, & qu'il va tomber

à la renverse de dessus son pavois: il chut en effet; mais on n'en devine pas la cause. Le besoin ou la fantaisie d'éternuer prit à un bon plébéien qui se trouvait-là, proche voisin de la pyramide, les deux coudes appuyés sur le parapet. De l'effort qu'il fit pour se dégager le cerveau, son corps s'étant ployé en deux, son derriere alla cogner celui d'un des Atlas courbés faisant l'angle & la base de la pyramide. A l'instant tout est renversé, tout tombe. Le Cantabre & vingt de ses cariatides roulent pêle-mêle aux pieds des murs de la citadelle, comme les Gaulois jadis précipités du capitolé; mais le malheur veut qu'avec eux périssent une partie de l'orchestre militaire qu'on avait placé-là pour jouer une fanfare, au moment du départ de la voiture. Les pupîtres, les instrumens, les exécutans, les spectateurs, tout fut éparpillé. Quant au reste des enfans de Bel Babel Baalphégor, qui n'avaient croulé que sur eux-mêmes & sur les marbres de Paros dont était payée la plate-forme; la plupart ne furent qu'estropiés. Mais ce pauvre plébéien, sur le corps de qui s'étaient affaissés les trois quarts de la masse, se trouva si maltraité qu'il ne lui restait que le soufflé. C'était finir comme le terrible aveugle qui fut écrasé avec les satrapes persécuteurs & tyrans des hébreux qu'il avait voulu venger. Mais le caractere du mourant ne le portait pas à se prévaloir

de ces hautes comparaisons. Il avait été gai toute sa vie; & il disait, en rendant le dernier soupir : à quelque chose malheur est bon.

Reportons à cette heure nos regards sur la machine ailée & sur son conducteur. Un cri de douleur s'est fait entendre de la part d'un certain nombre de confédérés, placés çà & là sur la longue chaîne des fortifications élevées tant du côté des terres que tout le long des côtes. Mais la fin tragique d'Aristos n'aurait pas fait assez de bruit si les Syracusains en avaient été les témoins tous seuls. Les Dieux voulaient que la mort de ce nouveau Bellerophon servît d'exemple à un plus grand nombre de peuples. Un vent du midi, plus impétueux que le premier, l'écartant de l'obélisque, lui fit traverser toute la mer de Sicile, & le poussa en ligne droite à plus de cent vingt mille de Syracuse (\*), vers l'entrée septentrionale du phare de Messine, passage dangereux, où se trouve le gouffre de Carybde, & où l'on dit qu'aboyent sans cesse les dogues de Scylla. Comme on le perdit absolument de vue, ce fut de part & d'autre une nécessité d'attendre au lendemain, pour savoir ce qu'il pouvait être devenu. Des cava-

(\*) 50 lieues.

liers dépêchés par le Préteur, & bien montés sur des chevaux arabes, partirent à toute bride pour Messine; & , vers le soir du jour suivant, rapportèrent que le voyageur, attiré par la mer, après avoir été longtems balotté entre les deux écueils, était enfin tombé sur les roches pointues de Scylla, où des laboureurs leur avaient même montré les débris du char, qui y étaient encore suspendus. Quant au personnage, comme on n'en avait pas trouvé vestige, les cavaliers ajoutaient que la mer l'avait sûrement englouti, lui & tous ses grands noms. Cette conjecture parut aussi probable que satisfaisante à Cornélius & à ces dames. Cependant ceux des Syracusains qui, n'étant pas au fait, n'avaient vu dans l'ascension de la machine qu'une nouveauté au succès de laquelle ils s'intéressaient, furent réellement affligés de l'accident; mais comme c'était une découverte dont les siècles à venir ne manqueraient sûrement pas de faire leur profit, & que cette invention leur serait attribuée; de ce côté le chagrin ne dura gueres. Il fut mortel du côté des conjurés. Tous (à l'exception de deux, qui jetterent au nez des autres quelques drachmes qu'ils en avaient reçu) partirent pour Messine, & , sur un marbre qu'ils incrustèrent dans le rocher, graverent cette épitaphe :

Il est noble, il est grand de tomber de si haut.

## C H A P I T R E V I I .

*Le joueur de flûte.*

**E**NCORE un mariage manqué, dit Cornélius à Aglaonice, quand les cavaliers furent sortis de son appartement. C'est dommage que j'aie passé la soixantaine: personne ne me consolera mieux que vous des ennuis du veuvage. Un peu de vanité vous porte à exiger des choses extraordinaires. Si je lis bien dans votre cœur, vos vœux ont tout à la fois pour but la jeunesse, les talens & la fortune. Moins jolie, vous ne mériteriez pas qu'on vous pardonnât cet excès d'ambition. Il faudrait diminuer de l'étendue de vos prétentions, en ôter, par exemple la jeunesse, & cet esprit de création, si préjudiciable aux hommes qui ont une confiance trop précipitée dans leurs découvertes. La fortune est en mon pouvoir, qu'elle vous suffise enfin, puisque vous voilà convaincue que vos mécaniciens ne viendront point à bout de vous contenter. Vous souhaiteriez, lui répondit Aglaonice, que je me bornasse aux avantages de la fortune; pardonnez, mon cher protecteur, je ne me sens pas assez maîtresse de moi-même pour m'en tenir là, & je vous crois trop géné-

reux pour l'exiger de ma reconnaissance. Laissez moi vous dire avec franchise que vous avez deviné le secret de mon cœur. Oui, j'aspire en effet à tout ce que vous venez d'expliquer en trois mots. Mais vous désespérez de l'accomplissement de mes desirs, & moi j'ai la plus grande confiance dans leur exécution. Moins on a réussi plus on s'efforcera de réussir. L'amour propre, l'envie de faire parler de soi y entreront pour les deux tiers, à la bonne heure; mais vous me passerez bien la petite gloriole de m'attribuer le restant. Allons, convenez que je mérite grace sur cet article. Vous m'avez dit tant de fois des choses si flatteuses, qu'il m'en coûterait trop de penser que vous m'avez trompée.

Aglaonice ne se flattait pas sans raison. Bientôt parurent sur la scène deux concurrens nouveaux, dont les chefs-d'œuvre auraient fait hésiter sur le choix, si, quand deux choses sont également admirables, la préférence n'était pas due à celle qui porte un grand profit. De ces deux hommes, l'un, âgé de cinquante ans, était un honnête Germain, ou plutôt un bon Franc, homme libre, dont les peres avaient habité les rives de l'Ister. On l'aurait pris à ses talens & à sa politesse pour Thamyris d'Eritrée, descendant du célèbre Thamyris, appelé le rival des muses. Nos ancêtres n'étaient pas tous

aussi aimables. Quand à son nom, il ressemblait à tous les autres, il écorchait les oreilles. Il s'appelait Wak-wik-vauk-an-son-frankéstein. Il excellait dans l'art divin de l'harmonie, sans jamais avoir appris la musique; & de plus, il était très-habile mécanicien. Sa prestance & sa physionomie ne laissèrent pas Cornélius sans inquiétude au moment où il parut devant Aglaonice, la taille haute, vêtu d'une étroite soubreveſte qui, ne passant pas les genoux, laissait voir toute la charpente de ce beau corps.

Son hommage consistait en une statue de métal laminé de hauteur d'homme, habillée à la Sicilienne, assise dans un fauteuil roulant, & tenant dans chacune de ses mains une flûte, dont il annonça qu'elle jouerait à volonté. Cette figure pouvait exécuter vingt-deux airs, dont Frankéstein donna la liste à Aglaonice, en lui disant : vous allez juger, Mademoiselle, s'il est un mortel qui puisse ne pas tomber à vos pieds. Commandez, le bronze même vous obéira. Aglaonice ne se persuadait qu'avec peine que l'automate remplirait une aussi belle promesse, & Cornélius était plus incrédule encore; car il n'avait jamais ouï dire que l'homme eût, pour ainsi dire, créé son semblable. L'un & l'autre s'approchèrent de la statue, qui s'inclina en leur présence, & les étonna si fort par ce début, tenant du phénomène de

l'économie animale, qu'ils reculèrent deux pas; ils la crurent organisée par une main divine; & comme s'il y eût eu quelque chose à craindre de s'assurer du contraire par le tact, ils se rassirent, éloignés d'elle à une certaine distance. Aglaonice, impatiente, donna ordre à la statue de jouer l'un des vingt deux airs annoncés, qu'elle lui désigna. Cet air exprimait lentement les chagrins d'un cœur ulcéré par l'amour. La statue portant les deux flûtes à sa bouche, passa de beaucoup les espérances d'Aglaonice, qui l'entendit tirer à la fois des sons variés de ces deux instrumens, & exécuter merveilleusement les deux parties. Ce prodige lui causa une émotion si vive, quelle tomba presque sans connaissance, la tête penchée sur le sein de Cornélius, qui ne la fit revenir à elle qu'en ordonnant à la statue d'exécuter un air plus vif. L'auteur de cette admirable invention avait la modestie en partage; il fut flatté d'avoir intéressé Aglaonice, mais il n'eut pas l'orgueil de croire qu'il l'aurait pour épouse. Je souhaite bien vivement, lui dit-il, avoir mérité de posséder des charmes qui feraient le bonheur de ma vie; mais vous êtes trop aimable pour que je sois le dernier qui ait tenté des prodiges en votre faveur. J'ai vu, en entrant ici, un homme qui m'est inconnu, plus jeune que moi, couvrant d'un voile le tribut qu'il vous apporte, & qui, croyant

devoir quelques égards à la maturité de mon âge, a exigé que je le devançasse : invitons-le de grace à se présenter. S'il l'emporte sur moi, j'en aurai du chagrin ; mais je ne m'en montrerai point jaloux ; je verrai au contraire avec plaisir qu'il est des talens supérieurs aux miens ; je croirai que les dieux les ont inspirés tout exprès pour vous plaire, & je demeurerai plus que jamais certain que la beauté peut obtenir l'impossible. Ce n'était point le jargon apprêté d'une fade galanterie qui sortait de la bouche de Frankéstein, c'était l'expression de la vérité qui s'échappait d'un cœur sensible. Aglaonice résista un moment à l'invitation de cet homme doublement intéressant, par ses talens & par une modestie qui en augmentait la valeur. Il est probable qu'elle composa avec elle-même, & s'interrogea secrètement pour savoir si elle ne lui donnerait pas sa main ; mais comme le Prêtre lui dit à l'oreille qu'elle se défilât de ses sens, & qu'elle réfléchit que la musique n'était une chose ravissante que pour les gens qui avaient fait un bon dîner ; Monsieur, dit-elle, honnêtement au gaulois, vous pourriez vous dispenser de nous faire des instances en faveur de la personne que vous nous annoncez : vous devez croire que vous ne serez surpassé par qui que ce soit. Votre confrere, qui n'est sûrement pas votre rival,

n'entrera qu'autant que vous l'exigerez : nous le verrons avec plaisir rendre une nouvelle justice à vos talens, & vous assurer un triomphe trop modique pour un art aussi sublime. Frankéstein insistant, l'ordre fut donné d'introduire le jeune homme en question.

---

### C H A P I T R E V I I I.

*Nicator. Son chef-d'œuvre. Mariage d'Aglaonice & de Bazilide.*

**N**ICATOR, (c'est ainsi qu'on l'appelait) était un descendant de ces bergers de la Chaldée, à qui le système des dieux était connu à peu-près comme aux dieux même. Il avait toutes les lumières de ses ancêtres ; mais de plus il s'était attaché à la mécanique, science dans laquelle il avait fait des progrès qui passent les conjectures de l'esprit humain. Il était doué en outre d'une perception à laquelle il était difficile que rien échappât, en sorte qu'après avoir mûrement réfléchi, il avait réellement sçu joindre l'agréable à l'utile. Le flûteur de Frankéstein était entré dans l'appartement comme un malade qui ne peut faire usage de ses jambes : ici, à l'instant où les portes s'ouvrirent, on vit s'avancer une femme vêtue à la manière des ves-

tales, marchant sans être soutenue de personne : ce ne fut que quand elle eut fait vingt pas que le beau jeune homme qui en était le père, la prenant par la main la présenta aux trois personnes qui composaient la compagnie, levant les yeux sur Aglaonice & les baissant aussitôt, de crainte de l'offenser. Aglaonice s'en aperçut & rougit à l'aspect de ce soupirant nouveau. La nymphe qu'il lui présentait déploya tant de grâces, qu'elle en dû supposer infiniment davantage à celui qui les avait transmises. Sans savoir ce que la statue allait opérer, déjà vaincue par l'air séduisant de son auteur; mais se faisant violence pour lui cacher le sentiment qu'il lui faisait éprouver : auriez-vous assez de confiance en vous, lui dit-elle, pour ne pas craindre de défier un artiste dont l'Olympe pourrait être jaloux, comme on assure qu'il le fut autrefois de Prométhée? Si jeune encore, vous supposeriez vous assez de talens pour mettre votre ouvrage en parallèle avec ce qu'ils ont jamais enfanté de plus extraordinaire? Ecoutez & jugez.... Aglaonice alors, malgré les instances de Frankéstein, qui s'y refusait, fit exécuter plusieurs airs à la statue. Nicator en fut ravi; mais le ton imposant d'Aglaonice, & cette prédilection marquée pour une statue d'où sortaient des sons mélodieux, si puissans sur le cœur des femmes, l'intimidèrent au point qu'il se

eut congédié. Ce chef-d'œuvre a droit de vous plaire, répondit-il, belle Aglaonice! Je peussais bien qu'un artiste plus habile que moi réussirait à gagner votre cœur, & que c'était un avantage réservé à l'expérience, compagne de l'âge mûr. La musique a pour vous des charmes.... J'ai beaucoup réfléchi; & ce moyen de vous plaire, qui ne m'est pas étranger, a échappé à ma prévoyance! si j'avais été assez heureux pour y penser, peut-être l'amour qui m'inspirait, ne m'aurait pas laissé à une extrême distance de mon rival; mais puisqu'enfin cette idée victorieuse ne s'est point présentée à mon esprit, pardon; je suis confus, me faisant même une espèce de crime de l'espoir dont je m'étais flatté. Demeurez, s'écria Frankéstein, demeurez, aimable jeune homme. Mademoiselle, si l'idée de vous charmer par des sons ne s'est point offerte à son esprit, il m'a manqué de penser à imiter les loix de la nature. Je n'ai pas donné, comme lui, à ma statue ce mouvement progressif, si naturel qu'il m'en a imposé à moi-même au premier aspect, & que ce corps inanimé m'a paru un être vivant. Voyons, dit Aglaonice, ce que cette statue sait faire... Elle figurait l'abondance. On la voyait debout, portant légèrement l'extrémité de ses doigts à l'orifice d'un long cornet travaillé artistement, contenant des fruits d'une beauté ravissante : l'autre main

soutenait l'extrémité recourbée de la corne, & la statue immobile attendait qu'on la provoquât. Cependant sous sa draperie était caché un jeune enfant, qui, comme s'il eût cédé à un mouvement d'impatience, leva le pan de la longue robe sous laquelle il était enseveli, & bandant un petit arc, en fit partir une fleche, terminée, non par un fer doré, mais par un bouton de rose. Ce trait, dirigé vers le cœur d'Aglaonice, ne manqua pas le but auquel le malin arbalétrier s'était proposé d'atteindre. Une détente cachée, mise en jeu adroitement, avait fait partir la fleche; une autre fit baisser la draperie sous laquelle l'enfant eut l'air de se réfugier malignement. Toute cette manœuvre se fit sans ressort, sans aucun bruit de ressort, enfin d'un air si vrai, qu'Aglaonice vit l'Amour même dans le petit automate. Elle sentit toute la gentillesse d'une pareille déclaration, & ne fut pas maîtresse de se livrer à la froide réserve sous laquelle elle pouvait encore s'envelopper pour ne pas y répondre. La nature fut la plus forte. Aglaonice tourne ses yeux attendris vers Nicator, se leve, lui tend les bras, retombe sur son siege, & laisse échapper cette question, qui met à découvert les vœux pressés de son cœur: Nicator.... m'aimeriez-vous? Nicator se tut; la statue prenant la parole, répondit: *oui*. Qu'ai-je entendu reprit Aglaonice? me trompai-je? c'est  
votre

votre ouvrage qui me répond!.... non: c'est vous même.... c'est vous.... & vous êtes si timide que vous craignez de vous approcher! vous croyez donc n'avoir pas fait assez encore? La statue répondit: *non*. En même tems elle fit un pas & présenta à Aglaonice les beaux fruits apprêtés dans son cornet. Aglaonice, trompée par l'apparence, en rompit un qu'elle croyait partager avec le vieux Prêtre extasié; mais les deux lobes entrouverts laisserent échapper dans sa main de gros diamans & des pierreries de toute espece. Un second fruit contenait des perles orientales d'une grosseur surprenante. Le cornet renversé sur la robe d'Aglaonice, la couvrit enfin de plus de mille pieces d'or, & ce fleuve paraissait intarissable. La belle se crut transportée dans un nouveau monde. Nicator se précipitant alors à ses genoux: Pardon, dit-il, pardon mille fois, adorable Aglaonice, si aux efforts que mon art a tentés pour vous plaire, j'ai osé joindre quelque chose de plus, mais que vous conviendrez être réellement utile. L'aveugle fortune vous a, dit-on, oubliée; je ne suis qu'un berger; mais si vous me jugez digne de réparer un abandon aussi injurieux, suivez-moi dans la Caldée. Suivez-le, dit le Prêtre: Je ne crois pas que dans le monde entier vous trouvassiez un aussi beau garçon, un homme aussi riche, un artiste aussi ha-

bile. Non assurément, dit Frankéstein, avec l'air de l'enthousiasme; & ce n'est point une peine pour moi de l'avouer, je vous l'ai dit: mais, mademoiselle, puisque ma statue vous était destinée, daignez l'accepter, & que dans mon pays j'emporte du moins la satisfaction de penser qu'elle a eu pour approbateur un jeune homme dont à mon âge je me ferais gloire de devenir l'élève. Aglaonice, incapable de suffire à tout ce qui frappait à la fois ses yeux & ses oreilles, était longtemps restée muette. Cher Nicator, dit-elle enfin, mes vœux sont remplis par-delà mes espérances; je te suivrai par-tout, je m'abandonne à toi; mais puisque par un coup du sort au-dessus de mon mérite, je me trouve jouir d'un bonheur qui ferait envie à une reine, écoute: j'ai une sœur moins jeune que moi; elle n'est plus jolie, mais elle est belle & digne de faire le bonheur d'un aimable homme. Si je ne m'étais pas donnée à toi, Frankéstein serait devenu mon époux. Je ne lui proposerai point en échange de sa statue les magnifiques dons que je viens de recevoir des mains de l'Abondance; laisse-moi le plaisir d'en enrichir ma sœur, & qu'elle épouse ce galant homme. Ces bijoux seront sa dot. A ces mots on eût entendu parler tout à la fois, Frankéstein, Nicator & le Prêtre. Celui-ci donna subitement des ordres pour qu'on fût chercher

la sœur d'Aglaonice, & commanda un splendide festin. Frankéstein ne se cachait pas que la gravité de ses cinquante ans cadrait mal avec la pétulance de dix-sept. Retranchez-les bijoux, dit-il, & j'accepte. Non, dit Nicator, non; & vous n'êtes pas en droit de les refuser, puisque ce n'est point à vous qu'on les propose. Voudriez-vous blesser le pur sentiment émané de la sensibilité même? Aglaonice ne veut point être heureuse toute seule, elle ne pourrait pas l'être: soyez mon ami, soyez mon frere..., Je serai l'un & l'autre, reprit vivement Frankéstein, les larmes aux yeux, & se précipitant à son col. Jeune homme, tu m'as vaincu aujourd'hui en tout.

Cependant les tables étaient dressées, Bazillide entra. Je n'ai pas besoin de vous peindre cette nouvelle scène où les plus tendres sentimens succéderent à la surprise. Les quatre personnages se jurèrent un éternel amour en présence du Prêtre. La nuit approchait: c'était jullement l'heure de la célébration. Deux mille flambeaux allumés autour du palais, répandirent une clarté qui le disputait à l'éclat du jour. Au milieu de l'île se distinguait un bûcher enflammé composé de bois odorant, arrangé à la hâte & surmonté de deux effieux, dont l'embrasement symbolique annonçait aux épouses que c'était une loi pour elles de garder la maison. Les appartemens étaient d'ail-

leurs embaumés par les parfums de cent casso-  
lettes, meubles voluptueux des Rois, qui jamais  
n'avaient servi dans une si belle circonstance. Les  
époux souperent avec leurs femmes ce jour-là,  
quoique ce ne fût pas un usage constant : mais on  
se souvient que ces dames étaient orphelines, &  
pouvaient conséquemment faire leurs volontés.

---

C H A P I T R E I X E T D E R N I E R .

*Le Souper.*

**L**E souper fut d'autant plus agréable qu'il n'y  
avait que cinq convives & qu'on pouvait s'enten-  
dre. Aussi la conversation se prolongea-t-elle assez  
avant dans la nuit. Chacun parla des coutumes de  
son pays. Le petit navire d'Aglaonice lui revint  
à la mémoire, ou plutôt elle se souvint d'une es-  
pece de comparaison que le Préteur avait faite  
au sujet de sa disparition. Monsieur, dit-elle à  
Frankéstein, j'ai une question à vous faire. J'a-  
vais une miniature d'ivoire, un charmant petit  
vaisseau, qui est devenu la proie des polypes,  
dans un vase où je l'avais laissé. M. le Préteur  
me dit dans le tems, que le gros vaisseau de Lu-  
tétia n'aurait pas subi un pareil sort.... Je fais que  
Lutétia est une ville du pays que vous habitez;

du reste je suis fort ignorante : donnez-moi, je  
vous prie, le mot de cette énigme. — Madame,  
dit Cornélius, ( prévenant la réponse de Fran-  
késtein ) il m'aurait fallu quinze jours pour vous  
expliquer cette remarque que je me repentis d'a-  
voir faite aussi-tôt qu'elle me fut échappée. Si je  
gardai ensuite le silence, ce fut moins une im-  
politesse, qu'une attention de ma part. L'idée me  
vint que l'ennui pourrait s'en suivre : ce n'était  
pas trop mal augurer dans le moment; car souve-  
nez-vous que depuis, Cyaxare ne vous amusait  
pas, quand il venait politiquer avec nous. Mais  
puisque dans ce moment où votre bonheur est  
assuré, on peut sans vous déplaire, vous entre-  
tenir d'autre chose que du seul objet qui pour-  
lors vous intéressât; je me joindrai à vous pour  
prier Frankéstein de satisfaire votre curiosité : il  
s'en acquittera mieux que moi. — Bazilide alors  
se joignant à sa sœur pour témoigner le même  
empressement; mesdames, dit Frankéstein, vous  
avez entendu M. le Préteur : il ne parle de rien  
moins que de quinze grands jours pour ne rien  
vous laisser à désirer, & il ne vous trompe pas.  
Quinze jours, passe, mais point de nuits, je vous  
en supplie; ou je vous croirais le malin projet  
d'abuser de vos droits.... Nous avons tout le tems  
de nous voir; permettez que j'abrege.

Lutétia est la capitale des Gaules, & ses habitans l'un des soixante-quatre peuples qui composent cette formidable république. Les armoiries de cette ville sont un vaisseau, symbole du culte qu'elle rend à la déesse Isis, qui l'a enrichie du froment & des fruits qu'on y recueille en abondance. Isis était elle-même le pilote du bâtiment qui portait cette précieuse cargaison. Vous jugez que la reconnaissance se fit un devoir de consacrer cette maison flotante comme l'éternel monument d'un aussi grand bienfait. Mais comme le vaisseau avait fait une longue route, il ne fut pas possible de le conserver très-long-tems. On en construisit un tout semblable quant à la forme, mais d'une plus grande dimension, & dont les flancs étaient en même tems plus solides. Ce second vaisseau, l'emblème du premier, a néanmoins déjà été remplacé dix fois, & les Lutétiens lui donnent toujours plus de force & de volume chaque fois qu'ils en construisent un nouveau. Cet édifice une fois mis à flot ne démarre point : il est perpétuellement à l'ancre entre une prairie entourée des eaux de la Seine, appelée l'Îlot des Cygnes, & l'Île boueuse, sur laquelle on commença de bâtir Lutétia il y a plus de six cents ans, à dater du moment où je vous parle. Le siège de Troyes, le règne de Sésostris, sont

les époques de sa fondation : Rome n'existait pas, & nous autres Germains nous n'avions pas encore pénétré dans les Gaules. La nef de Lutétia est bien gardée sur les deux rives, par un bon nombre de soldats citoyens. Je l'ai vue d'ailleurs desservie par des Druides qui y habitent, & par des nymphes de la Seine, qui leur servent de femmes, sans toute fois perdre la qualité de vierges. — Comment cela ? dirent tout à la fois tous les convives ? Le voici : c'est que tel est l'effet de la communication des peuples, qu'avec les meilleures choses s'introduisent les plus préjudiciables : Isis, en même tems qu'elle donna aux habitans de la Seine le froment qu'elle avait pris aux bords du Nil, leur apporta cet excécrable abus du peuple le plus policé, conséquemment le plus corrompu de la terre. Il existe à Memphis une très-grande distinction entre *les enfans des Dieux*, ou *enfans du Vaisseau*, & *les enfans des hommes*. Les jeunes filles, après avoir donné le jour dans le vaisseau à quelques poupons *des Dieux*, en sortent, & sont épousées comme vierges par les *enfans des hommes*. La raison en est toute simple : c'est qu'il y a entre les *Tout-puissans* & *les hommes*, une si prodigieuse inégalité, qu'une fille qui a joui des caresses d'un *Tout-puissant*, est censée avoir gagné à ce céleste commerce, & valoir mieux pour la terre qu'une fille

toute neuve (17). — Oh ! la sotte crédulité ! s'écria Nicator. Et les habitans de Lutétia ont adopté cet indigne raffinement de l'orgueil & de la luxure théocratique ? — Que voulez-vous, reprit Frankéstein ; on n'examine pas d'abord : on donne tête baissée dans la superstition ; des diables vous paraissent des créatures célestes ; & puis le mal pulule comme la mauvaise herbe, & puis c'est l'enfer pour le déraciner. Les Rois de Lutétia ont fait long-tems sans succès tout ce qu'ils ont pu pour faire perdre au peuple la confiance qu'il a dans les Druides ; mais ceux-ci sont dangereux, sur-tout quand ils joignent leur ascendant au pouvoir des nobles, ou Iarles, petits Régules, qui fourmillent dans les Gaules, & dont les forces réunies ont plus d'une fois, ébranlé le trône du souverain, auquel ils ne donnent d'autre titre que celui de *général des soldats conquérans*.

« Personne n'a osé, pendant long-tems, résister aux Druides qui se chargeaient seuls de l'éducation de la jeunesse, afin de lui inspirer de bonne heure, & d'une manière inaltérable les opinions les plus horribles. On a vu des Iarles avoir droit de vie & de mort sur des vassaux qu'ils gouvernaient à leur profit. Ces deux classes de citoyens, dont l'une employe la ruse & l'autre la force pour se faire craindre, se balancent entre elles ; mais elles se réunissent

» pour tyranniser le peuple, qu'elles traitent avec un souverain mépris. J'ai vu qu'un homme du peuple ne pouvait pas parvenir, chez les Gaulois, à remplir une charge publique ; il semblerait que cette nation n'était faite que pour ses prêtres & pour ses grands. Au lieu d'être consultée par les uns, & protégée par les autres, comme la justice le requiert, les Druides ne l'effrayaient que pour que les Iarles l'opprimaient. » (\*) Les Rois qui ont le mieux réussi sont cependant ceux qui ont pris ouvertement la défense des faibles. — Vous parlez de tout cela, dit Aglaonice, comme d'une chose passée ? — Une bonne partie de ces abus n'existent plus en effet, répondit Frankéstein. La Nation elle-même les a détruits ; mais ce n'est pas sans peine. Il a fallu d'abord faire connaître par-tout la vérité ; ne laisser aucun doute sur la rapacité des Iarles qui, profitant de la facile bonté du Roi, s'étaient fait donner, à titre de récompense, pour des services équivoques, la majeure partie de l'égargne, ce qui réduisait le peuple à languir dans l'opprobre, & à ne se procurer sa subsistance qu'en les servant de la manière la plus deshonorante pour l'humanité. Il a fallu bien prouver que les Druides s'étaient fait donner par les esprits faibles,

---

(\*) Etudes de la Nature.

tant d'arpens de terre & du meilleur rapport, qu'ils possédaient à eux seuls le tiers des biens de la république des Gaules, sans vouloir cependant qu'on y touchât, sans entendre contribuer autrement qu'à titre de prêt, à l'acquit des dettes de l'état; & que leur intolérance avait occasionné des massacres qui, (s'ils étaient renouvelés) dépeupleraient la terre (18). Il a fallu monter sur des tréteaux pour faire entendre au peuple que les conseillers du Roi, chargés d'expédier ses décrets, abusant de son nom, privaient de leur liberté d'honnêtes citoyens pour avoir leurs femmes, & n'étaient pas moins déprédateurs que tous les brigands étouffés par Hercule. Il a fallu prouver enfin que la peste était dans le vaisseau. Fatigués alors des malheurs résultans de ces pouvoirs tyranniques, les habitans de Lutétia se sont précipités avec une espèce de rage sur le bâtiment mystérieux; ils l'ont saccagé à coups de hache (après en avoir fait sortir les filles.) Les desservans du vaisseau & leurs amis les Iarles n'ont pas eu beau jeu; mais le calme a succédé peu de tems après aux massacres & à l'incendie. Les mêmes mains qui avaient détruit la vieille nef empoisonnée, en ont fait une toute nouvelle, dans laquelle les *enfans des hommes* remplacent aujourd'hui les *enfans des dieux*. Elle est d'une grandeur énorme & d'une force à durer par-delà

six mille ans. Voilà le mot de l'énigme. Isis au surplus est éconduite: ce n'est plus la dévote figure que l'on voit à la proue du bâtiment; c'est celle du Roi de Lutétia, couronné d'un rameau civique, tenant d'une main des pantheres en iesse, & de l'autre un rameau d'olivier. Au haut du grand mât flotte une large banderole sur laquelle on voit écrit: *legum servi sumus, ut liberi esse possimus*. La galerie est d'ailleurs ornée de balustres, d'où sort une lanterne surmontée d'un bonnet en forme d'épitoqe. — Ah! vous m'avez charmé, dit Bazilide à son époux (en l'embrassant tout bourgeoisement, comme on faisait au tems d'Hector.) Vous parlez du changement de fortune des Lutétiens avec une sorte de satisfaction qui fait le plus grand éloge de votre cœur: je ne sçaurais vous dire tout ce que vous me faites éprouver de tendres sentimens pour vous. — Le roi de Lutétia est donc bien aimé? demanda Nicator. — Beaucoup, reprit Frankenstein, & non-seulement des Lutétiens, mais de tous les peuples des Gaules. Tenez, j'ai dans ma poche deux médailles qui pourront vous en donner la preuve. La première, imaginée par la reconnaissance, fut frappée quelques années après que, dans le temple de Mars, à l'époque de son couronnement, le Roi eut fait la remise de certains droits onéreux dus au chef des conquérans à son avènement au trône. Les Gaules

venaient d'ailleurs d'éprouver de grandes calamités; les peuples avaient manqué de pain: touché de leur misère, il avait réformé sa dépense; il avait fait venir à grands frais des blés de chez l'étranger, & en avait fait distribuer sur-tout aux malheureux cultivateurs. Il est représenté ici sous l'emblème du pélican, qui se saigne pour nourrir ses petits. — L'idée n'est pas neuve, dit Nicator. — Non, dit Aglaonice, mais elle a de la justesse. Voyons l'autre. — Celle-ci est toute récente, dit Frankestein: elle fait allusion au rétablissement des finances épuisées par les déprédations. Les peuples font ici pour leur Roi ce qu'il a fait pour eux. Vous voyez la bonne ville de Lutétia qui présente ses mamelles à son pere. Derrière elle se montrent à l'envi toutes les autres, pour jouir du même bonheur qu'elle. — Ah! dit Cornélius, ce trait de piété filiale nous appartient; mais le rapprochement en est heureux.

Aglaonice & Bazilide indignées du genre de friandise des pontifes desservans de l'ancien vaisseau, & de l'esprit tyrannique des Jarles, voulaient encore savoir ce qu'étaient devenus les uns & les autres à la suite d'un tel bouleversement. — Qu'il vous suffise, mesdames, dit Frankestein, de savoir que toutes les distinctions sont abolies: que les grands Druïdes, les serviteurs du dieu Tor-Tir, les Druïdes sacrificateurs qui vivaient

de pur froment détrempe de sang humain, sont réduits à cette heure à une bonne bouillie de lupins & de faine, le tout délayé avec du lait de chevre, de la race de celle qui jadis a nourri le pere des hommes: car on a envoyé tout exprès en Crète pour avoir de cette postérité d'Amalthée, assuré qu'un si doux aliment opérerait un changement total dans leurs mœurs.

Frankestein, en achevant sa phrase, passait amoureusement son bras autour du corps de Bazilide. Nicator se penchait d'un air de volupté sur Aglaonice, dont les yeux ne répondaient pas mal à cette douce attaque. Cornélius, qui ne servait que de témoin, ne voulut pas mettre un plus long obstacle à leur impatience: il sortit de table &, les larmes aux yeux, les embrassa tous quatre. Un mot seulement, leur dit-il; qu'avant de me retirer je sache quels sont vos projets. Nicator avait un pere avancé en âge, & ne pouvait se dispenser de le rejoindre incessamment. Frankestein se faisait un devoir & une joie d'aller présenter Bazilide à sa famille: il se proposait de la conduire ensuite auprès d'Aglaonice, dans le beau pays de Sennaar, pour ne jamais se séparer d'elle & de Nicator. Mes amis, dit Cornélius, attendez au moins la fin de ma préture. Si vous me quittez sitôt, je croirais perdre à la fois tous mes enfans. . . . On lui promit ce qu'il deman-

daît, on le lui jura, on l'embrassa de nouveau,  
& puis chacun s'en fut de son côté.

---

Ainsi, dans mes jardins où fleurit l'Acacia  
mystérieux, (partisan de la douce union, de la  
paix & de l'égalité) je mettais mon plaisir à com-  
poser ces récits; pareils dans leur ensemble à ces  
tableaux qui, de loin, présentent un objet, lequel  
change & devient tout autre à mesure qu'on s'en  
approche: heureux de penser qu'ils contribu-  
raient peut-être en quelque chose à empêcher  
mes freres de s'égorger... Cependant, nouvel  
Erostrate, le furieux Bergasse, trop jaloux de  
rendre son nom célèbre, répand avec profusion,  
par toute la France, les nouveaux fruits de sa  
plume incendiaire; & l'avarice tremble d'ouvrir  
ses coffres.... Indocile à la voix de la sagesse,  
qui l'invite à la tolérance, l'habitant des campagnes  
obéit en aveugle aux déclamations séditieuses d'une  
foule de faux prophètes: le sang coule de nou-  
veau: le ciel s'embrume, obscurci par un épais  
nuage d'esprits immondes que l'enfer a vomis, &  
qui de toutes parts, soufflent la haine; le fanatisme,  
la vengeance & la discorde. Vilain ogre aux  
huit cent fermes! O Aristos! j'aime à penser que  
tu te trompes, si tu crois voir les plébéiens ar-  
més s'exterminer les uns les autres comme les

soldats nés des dents du serpent de Cadmus, ou  
si tu te flattes de les voir à tes pieds te rede-  
mander des fers: & toi, despote orgueilleux,  
continuer à vivre de leur substance. Ton indigne  
cœur est pour moi l'image du Tartare.

Funeste partisan d'un pouvoir détesté,  
Monstre jaloux de l'air que les humains respirent;  
Succombe: meurs enfin sous le dard empesté  
Des noirs serpens qui te déchirent.  
Dans son simple réduit, que l'humble pauvreté,  
Sûre du peu de bien qui doit la faire vivre,  
Subsiste, en bénissant un Roi qui la délivre  
Des funestes effets de ta voracité.

---

## ECLAIRCISSEMENTS.

(1) *MARCUS CORNELIUS, Prætor peregrinus.* Les Préteurs étrangers gouvernaient pendant deux années, l'une en qualité de Préteur, l'autre en qualité de Propréteur. Ils préfidaient à tous les jugemens ; mais ils ne jugeaient pas. Les jugemens étaient rendus par un certain nombre de citoyens élus & tirés des différens corps de l'Etat. Ce fut, l'an de Rome 418, que les Plébéiens réussirent enfin à remporter sur les Patriciens une victoire complète, en se faisant aussi nommer à la Préture. Comme j'ai trouvé dans Cornélius les excellentes qualités d'un bon Plébéien, j'ai été curieux de savoir son extraction. L'expédition de Marcellus, portée à l'an de Rome 540, plus de 120 ans après cette grande conquête des Plébéiens, me donnait lieu d'espérer que je pourrais bien trouver en lui un homme du peuple. Mes recherches ont vérifié ma présomption. Il y a d'honnêtes gens par-tout.

(2) La connaissance de cette différence des jours où l'on pouvait aller demander justice, fut pendant un tems une science mystérieuse, dont les *Pontifes* ou *faiseurs de ponts*, faiseurs de religions, s'étaient rendus les maîtres, & qu'ils tenaient fort cachée, afin de paraître nécessaires, & d'obliger les plaideurs d'avoir recours à eux. Les citoyens instruits finirent par se moquer de ce charlatanisme.

[3] Cette attention de la part de Cornélius, était grande ; elle n'offrait cependant rien d'assez extraordinaire pour l'exposer à la critique. On fait que les Vestales marchaient précédées d'un Licteur, lorsqu'elles paraissaient en public. Aglaonice avait aussi son trésor à garder.

[4] *Thérais-térés-clouni-ca-law-bar-cochébas.* Tout cela équivaut à *faux-prophète, agioteur, filou, &c., &c.*

(5) Fontaine de Sicile, qui coule dans Ortygie, quartier de Syracuse où Cornélius était logé.

(6) Hyéron II. Les Historiens qui ont parlé de ce Roi honnête homme, ont tous vanté son goût pour les sciences & son amour pour le bien public. *Mes sujets, disait-il, sont mes enfans, & l'Etat est ma famille.* Paroles remarquables ! Il fut pleuré comme un pere. Le tems n'a point fait tort à sa réputation.

(7) Préteurs du Sénat de Syracuse, de la façon des Carthaginois.

(8) La Sicile, en devenant province romaine, conserva ses anciens droits & ses coutumes. Il n'en fut pas des Siciliens comme des Espagnols & des Carthaginois, à qui Rome imposa un tribut pour prix de la victoire : *Quasi victoriae præmium & pœna belli.*

Difons tout, car les meilleures choses n'ont qu'un tems. Tant que Rome ne domina que dans l'Italie, les peuples furent gouvernés comme des confédérés ; on suivait les loix de chaque république ; & la Sicile, qui ajoutait beaucoup aux forces de Rome, qui en était l'entrepôt, qui en était le grenier ; devait jouir longtemps de ce privilege. Mais, comme dit Montesquieu : « Dans la suite, cette liberté si vantée ne fut plus qu'au centre, la tyrannie aux extrémités ».

(9) *Lycaon*, &c. En latin, *lupus crudelis præstantissimus* ; en françois, *cruelle & puissante bête.* Le tout par abrégé.

(10) Cet horrible abus n'est point encore aboli ; cependant il va de pair avec ceux du chapitre de Saint-Claude.

(11) Un savant Bénédictin a rendu ceci probable. Il a dit avoir lu dans un vieux manuscrit, que du tems de Ptolomée on avait fait usage de ces corps de lunettes, auxquels le hasard nous a procuré depuis l'avantage d'adapter des verres qui rapprochent & grossissent les objets. Je ne fais pourquoi le chicaneur *L. Dutens* révoque en doute le dire de ce religieux.

(12) Comme l'isle d'Ortygie était entourée de deux bons ports, qu'il y avait de plus une citadelle, & que cette partie de la ville devenait très importante, elle était réservée au préteur seul.

(13) Quoique ceci ne soit qu'une historiette, c'est-à-dire un mélange de fiction & de vérité, je ne vais pourtant pas tellement au-delà du vrai, que l'histoire ne me serve de base. Après la prise de Syracuse par Marcellus, il y eut réellement des restes de guerre de la part des partisans de la tyrannie, & il est vrai encore que ces guerres n'eurent point de suites.

(14) Tyran qui fit perdre à Syracuse la liberté que lui avait rendue Timoléon.

(15) Les cygnes ont été employés, dit-on, avec succès par l'Empereur Ki, à cet usage, trois mille six cents ans avant les montgolferes. Voyez les Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le pere le Comte, lettre VI. Un célèbre écrivain de nos jours y croit très fort, & moi aussi.

(16) Ce fanal que je place à l'entrée du port Trogile, & dont il n'est pas autrement question dans l'histoire, puisqu'on n'y parle que d'une tour ; ce fanal, dis-je, fut probablement construit du produit des statues de bronze que Timoléon fit ignominieusement jeter de dessus leur base, & vendre à l'encan, après avoir fait le procès des tyrans dont elles offraient les figures.

Difons en passant, de cet illustre vengeur de la liberté, qu'il fit publier à son de trompe, que tous les Syracusains qui voudraient venir avec des outils, n'avaient qu'à se mettre à démolir les forteresses, & qu'en leur place il fit ériger des tribunaux, afin que ces mêmes prisons où les citoyens avaient perdu leur liberté, en devinssent à jamais les remparts. Difons qu'à cette époque il fit disparaître la tyrannie & les tyrans, non seulement de Syracuse, mais de toute la Sicile ; & que, loin d'avoir l'orgueil de vouloir ensuite dominer seul, il fut également se défendre de la soif insatiable de la richesse & de la perpétuité des honneurs. Syracuse devint sa pa-

trie. Il y passa le reste de sa vie en simple particulier, goûtant la satisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissaient. Aussi fut-il toujours respecté & consulté comme un oracle. Plutarque dit même, que : « quand il fut vieux, les Syracusains l'introduisaient dans leurs assemblées, monté sur son char, toujours comme en triomphe, & toujours au bruit des acclamations universelles ».

Français, vous savez au cœur de qui a passé l'ame de Timoléon. C'est lui qui, tantôt à la tribune & tantôt au champ de Mars, sans cesse vous répète : *Age, in manibus vestris libertatem, opem, spem futuri temporis geritis.*

(17) « C'est de ce droit des Tout-puissans d'Egypte, que naquirent sans doute en Europe ces droits de cuissage qui ne flétrissaient pas la jeune fille dans l'opinion publique ». Les vilains sont devenus des francs-bourgeois, & tout cela est aboli en France. « De nos jours ce pendant les marchands de Nègres jouissent encore du droit des Tout-puissans, & la jeune négresse est censée vierge aux yeux de l'homme noir qui la reçoit pour femme. [*Recherches du tribun.*] Dion Cassius rapporte que des sénateurs opinèrent en plein sénat pour qu'Auguste eût le droit, à cinquante-sept ans, de coucher avec toutes les femmes que bon lui semblerait. Montesquieu n'en doute pas. Voltaire, moins crédule, observe qu'Auguste put très bien en user ainsi sans autorisation; mais que les Marc-Aurèle & les Juliens s'en dispensèrent.

(18) *Pax vobis omnibus, &c.*, dit Jésus-Christ à ses apôtres. Si la paix ne regne pas parmi les hommes, ils sont donc pires que les bêtes féroces. Aimons nos frères quelque soit leur culte. S'ils se trompent tant pis pour eux.

Tout étoit perdu si nous avions décrété que la religion catholique romaine ferait chez nous la religion exclusive. « La religion des réformés, dit Mably, n'est pas moins propre que celle des catholiques, à faire des citoyens utiles & vertueux. Les uns & les autres ont le droit de jouir des mêmes avantages. Ce n'est

« que par cette conduite que les Allemands parvinrent à détruire le fanatisme, & affermir la tranquillité publique dans leur patrie. . . . . Les tribunaux, composés de juges choisis dans les deux religions, y furent pour réprimer certains abus, & chaque parti eut des protecteurs assez puissans pour défendre ses droits & sa liberté. . . . . Il en eût été à peu près de même en France, si les états-généraux, au lieu d'être détruits par les prédécesseurs de Henri IV, avaient été assez solidement établis pour devenir un ressort habituel & nécessaire du gouvernement. Plus ils auraient approché de la perfection, plus il est vraisemblable que les Français auraient cessé de se déchirer par des guerres civiles qui répandirent tant de sang. Il est naturel que les peuples aient plus de confiance à ces assemblées, qui ont nécessairement des maximes nationales, qu'au conseil du prince, qui ne consulte ordinairement que des convenances mobiles, dont les résolutions ne sont que trop souvent l'ouvrage de l'intrigue, & qui se fait par principe des in-érêts contraires à ceux du public ».

Ne perdons pas de vue les utiles rapprochemens faits par un autre philosophe de ce siècle; rapprochemens qui prouvent sans exagération, que neuf millions sept cent dix-huit mille huit cent personnes ont été, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées pour l'amour de Dieu. Lisez l'article Massacres dans les questions sur l'Encyclopédie. Mais je rougis de ma paresse. Eh! pourquoi ne prendrais-je pas la peine de faire une copie de ce tableau? Rendons service à l'humanité. Tirons des archives de la philosophie une pièce plus importante que le Livre rouge. Lecteur instruit, tu la connais; mais le peuple ne la connaît pas, & c'est lui qu'il faut éclairer. L'homme du peuple qu'on fouloie & qui s'arme d'une pique ou d'un fusil pour un morceau de pain, n'a pas le moyen d'acheter soixante volumes pour lire vingt lignes qui le rendraient plus doux que deux cens prônes. Arrache de mon livre ces utiles pages, donne-les lui; elles ne doivent rien lui coûter. Ainsi, toi & moi, nous aurons fait du bien.

MASSACRES.

« Un Anglais a fait un relevé de tous les massacres perpétrés pour cause de religion depuis les premiers siècles de notre ère vulgaire. En voici la traduction.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome lorsque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novatien* disputa ce que nous appellons la chaire de Rome, la papauté au prêtre *Corneille* : car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précisément dans le même tems la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien* & un autre prêtre nommé *Novat*, qui avait tué la femme à coups de pied par le ventre. Ces deux schismes occasionnerent beaucoup de meurtres dans Carthage & dans Rome. L'empereur *Décus* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices, c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de *Décus*. Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cent personnes tuées ou grièvement blessées, dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne fera pas trop fort. Pofons donc, . . . . . 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs vengeances sous *Constantin*, ils assassinent le jeune *Candidien* fils de l'empereur *Galere*, l'espérance de l'empire, & que l'on comparait à *Marcellus*; un enfant de huit ans, fils de l'empereur *Maximin*; une fille du même empereur, âgée de sept ans. l'impératrice leur mere fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, & furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice *Valérie*, veuve de *Galere* & fille de *Dioclétien*, fut tuée à Thessalonique en 315, & eut la mer pour sépulture

Il est vrai que quelques auteurs n'accuserent pas les chrétiens de ce meurtre, & l'imputent à *Licinius*; mais réduisons encore le nombre de ceux

De l'autre part, . . . . . 200

que les chrétiens égorgerent dans cette occasion à deux cent. Ce n'est pas trop. Ci . . . . . 200

Dans le schisme des donatites en Afrique, on ne peut guères compter moins de quatre cent personnes affommées à coups de massues, car les évêques ne voulaient pas qu'on se battit à coups d'épées. Pofez . . . . . 400

On fait de quelles horreurs & de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origine & le prétexte. Cet incendie embrâsa tout l'empire à plusieurs reprises & se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales pendant près de quatre cent années.

Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorrés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes. Ci . . . . . 300000

La querelle des iconoclastes & des iconolâtres, n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies. . . . . 60000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille Manichéens que l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'empire Grec en 845. C'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous, pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe & point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins. Ci . . . . . 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent par-tout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion. Pofe . . . . . 20000

On a supposé que l'horrible folie des saintes

Ci-contre : : : : : 500800

croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens. Mais je veux bien, par la plus grande réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million. Ci . . . . . 1000000

La croisade des religieux chevaliers porteglaives, qui dévasterent si honnêtement & si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts. Ci . . . . . 100000

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-tems que les cendres des buchers & des ossemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes. Ci . . . . . 100000

Pour les croisades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous voulons bien n'en compter que trois cent mille. Ci . . . . . 300000

Le grand schisme d'occident au quatorzieme siecle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens. Ci . . . . . 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme dans la ville de Constance les deux prêtres *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, fit beaucoup d'honneur à l'empereur *Sigismond* & au concile; mais elle causa, je ne fais comment, la guerre des hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts. Ci . . . . . 150000

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les massacres de *Mérindol* & de *Cabrières* sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés, d'enfans à la mamelle jettés dans les flammes, de filles violées & coupées ensuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien & qu'on faisait sauter en l'air en leur en-

2200800

De l'autre part : : : . 2200800

fonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la justice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français. Pôse donc . . . . . 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme, que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizieme siecle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés ayant refusé de s'amender, les deux partis marcherent sur des corps morts pendant deux siecles entiers, & n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassins commis depuis le regne du saint pape *Léon X* jusqu'à celui du saint pape *Clément IX*, assassins, soit juridiques, soit non juridiques, têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abattues par le bourreau, le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude des buchers allumés, le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre, les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même; trente guerres civiles pour la transubstantiation, la prédestination, le surplis & l'eau bénite; les massacres de la *Saint Barthelémi*, les massacres d'Irlande, les massacres des *Vaudois*, les massacres des *Cévennes*, &c. &c. &c., on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes, avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misere pire peut-être que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vite avec horreur deux millions. Ci . . . . . 2000000

4218800

Ci-contre . . . . . 4218800

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus de crimes qu'elle n'en a commis en surplis & en étole; n'exagérons rien, réduisons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer. Ci . . . . . 200000

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque *Las Casas* prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique, & faisons sur-tout la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puisqu'ils n'étaient pas chrétiens (\*). Ci . . . . . 5000000

Réduisons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans la guerre civile du Japon, excitée par les révérends peres Jésuites; ne portons notre compte qu'à trois cent mille. Ci . . . . . 300000

T O T A L . . . . . 9718800

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, & tu verras que tu as en plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté, ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste, &c..... Quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

J'ai été fortement tenté d'écrire contre cet auteur Anglais; mais son mémoire ne m'ayant point paru enflé, je me suis retenu. Au reste, j'espère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire ». Mais à qui en aura-t-on l'obligation?

(\*) N'oublions pas qu'ils furent en partie exterminés par des chiens, à qui l'on fit en suite des pensions sur le trésor public. N'oublions pas que les Espagnols convertisseurs qui faisaient brûler des Rois à petit feu, sous le prétexte du salut de leur ame, ne pensaient qu'à les dépouiller de leurs richesses.

C'est à toi, *Voltaire*, qui, comme on voit, avais cependant la précaution de prendre encore quelquefois des mitaines; c'est à *Jean-Jacques* dont tu fus jaloux; c'est à *Mably*, dont tu as malignement enchassé le nom dans tes vers trop pompeux, à l'exemple de *Boileau* que tu rançais sur cet article, & qui mérite de figurer ici, puisqu'il se moque des sots martyrs d'une diphongue (\*). Philosophes immortels! vous avez été tous d'accord; vous avez tous dit: « Les hommes sont nés pour s'entraider & pour s'aimer ». Puissent nos honnêtes curés de campagne en dire autant! Puissent-ils lire en chaire cet abrégé de nos sottises à cent mille paylans auxquels ils ont à se reprocher de n'avoir pas appris à lire! Ainsi l'évêque d'Ypres & l'Archonte éponyme, chef du fabat gribourdonique, perdront les fruits qu'ils espèrent de leurs sanguinaires prédications.

(1) Oi. Les Ariens voulaient qu'on dit, en parlant du verbe, *om-oi-ousios*, d'une substance semblable à celle du pere. Les Chrétiens prétendaient qu'il fallait dire, *omoousios*, de même substance, & ils y mettaient leur tête à couper.

F I N.

